

Philippe Demoule

*La mitraterre
de Monsieur
Braphabar*

Conte merveilleux

*Couverture illustrée
par Myrtille Demoule*

Chapitre 1

Penché sur le miroir de sa chambre, Adrien tentait d'imiter son double qui ajustait le même nœud papillon jazzy que le sien. Un nœud papillon blanc, rayé de rouge et de bleu. Trois alouettes surgirent du miroir dans un bruissement de plumes rousses et tentèrent de prendre leur envol. Deux d'entre elles s'envolèrent par la fenêtre grande ouverte. Adrien attrapa la troisième in extremis et lui pluma le bec rose, et le bec, et le bec, alouette. Adrien remercia chaleureusement le reflet dans le miroir, sans l'aide duquel il n'aurait sans doute pas su ajuster aussi précisément son nœud. D'un geste assuré et précis, il cloua à l'aide d'une fine aiguille d'acier acéré le papillon sur le nœud, craignant que celui-ci ne soit gagné par l'ennui avant la fin de la soirée et ne profite d'un instant d'inattention d'Adrien pour s'envoler à son insu. Une goutte de sang perla, puis roula sur la chemise Rastignac en coton blanc d'Égypte. Sous l'effet conjugué de la chaleur d'un été particulièrement ardent et du réchauffement climatique de la planète, elle coagula instantanément avant même

de souiller le col empesé d'un blanc immaculé. Adrien la fit adroitement sauter par terre d'une pichenette, et cette chiquenaude habile impressionna au plus haut point l'alter ego du miroir, qui perdit sa morgue insolente de champion du nouage de papillon, rougit et se liquéfia de honte. Alors, le chemin étant de nouveau libre, les deux alouettes franchirent une seconde fois la fenêtre, en sens contraire, et regagnèrent leur miroir. La troisième alouette, au bec plumé, contrite de s'être ainsi laissé humilier par Adrien rejoignit ses deux congénères dans le miroir qui se referma sur elle. Adrien entendit, derrière le tain, sourdre les quolibets lointains des deux volatiles indemnes, à l'encontre du malheureux zoziau.

Chapitre 2

Adrien jeta un œil sur le miroir qui se fissura à peine et sans conséquence fâcheuse car l'œil était mou, pour s'assurer de la parfaite correction de sa tenue vestimentaire. Il portait un pantalon de flanelle gris tomate du plus bel effet tandis que son veston assorti faisait ressortir ses épaules charpentées. Ses chaussures en ragondin vif retourné lui permettaient de garder les pieds au sec, par tous temps. Le ragondin vif présente en effet cet avantage sur le ragondin mort, de garder intactes ses capacités aquatiques, faisant son affaire de l'humidité à laquelle l'heureux détenteur de ces souliers peut se trouver confronté. Un hiver trop rigoureux pourrait toutefois lui être fatal et sa queue geler et tomber, c'est pourquoi s'établit généralement une collaboration fructueuse avec le porteur des chaussures qui lui transmet, par convection naturelle, les calories de ses terminaisons podales, lui apportant sécurité et douce quiétude. Satisfait de sa présentation, Adrien franchit la porte de la chambre et attaqua le long corridor qui, pourtant, ne lui avait absolument rien fait. A

l'autre extrémité, après avoir dépassé une kyrielle de chambres disposées de part et d'autre dudit corridor, il descendit le grand escalier majestueux, comme l'avaient fait avant lui tous les membres de la longue lignée qui avaient tenu à conserver dans le giron familial le château qu'avait acquis un lointain aïeul d'origine espagnole, le Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido, dont le portrait de lui vieillissant, trônait, majestueux, occupant la place d'honneur dans la grande salle à manger, entre une grande photo pornographique sous verre, et une tête de pilibilus phécambal empaillée, souvenir mémorable d'une chasse à la guibelle surnoise, à laquelle n'aurait pourtant jamais dû se mêler le malchanceux pilibilus qui passait par là sans être convié à la fête, par simple mégarde, son positionneur géothermique à pulsateur érogène déréglé lui ayant fait perdre la direction du point G et emprunter la mauvaise route qui lui fut fatale.

Chapitre 3

Adrien avait vingt-huit ans, une crinière blonde composée de cheveux légèrement ondulés, solidement et régulièrement implantés – il avait fait appel à une entreprise d'implantation capillaire particulièrement réputée et très performante qui utilisait les meilleurs engrais du moment, lui assurant une sécrétion remarquable de kératine – et une silhouette élancée et gracieuse. Il était riche et possédait un laboratoire situé en Patagonie orientale qui lui rapportait beaucoup d'argent grâce à une production de shampoing à la kératine. Les follicules pilo-sébacés de son épaisse chevelure lui permettaient d'alimenter à lui seul son usine en matière première gratuite, et les revenus qu'il en tirait étaient suffisants pour lui permettre d'entretenir son château et un train de vie relativement discret mais l'autorisant à ne se refuser aucun caprice, fut-il dispendieux. Pour le reste, il s'affairait à placer son argent, un peu partout. Le placement est une entreprise assez délicate, il faut trouver des familles de placement sérieuses qui s'occupent bien de son argent, qui veillent sur lui, qui lui

portent amour, tendresse et affection, une attention de tous les instants. Ils doivent l'empêcher de se salir, car de l'argent sale ne serait pas bon pour sa réputation, et il tenait à sa réputation. Adrien était célibataire et n'avait pas encore songé à convoler.

Chapitre 4

Lorenzo vivait au château. C'était un ami d'enfance d'Adrien avec qui il partageait tout. Il vivait avec Nymphé, une superbe créature de vingt-quatre ans, si belle et si bien faite qu'elle éclipsait la plupart des femmes qui la croisaient et qui ne soutenaient pas la comparaison. Ainsi bientôt presque toutes éclipsées, le village souffrit vite d'un déficit crucial autant que cruel de gent féminine, ce qui obligea la population masculine à des excès fort regrettables. Une partie dût changer de sexe pour tenter de ramener un certain équilibre au village mais l'opération chirurgicale était coûteuse et sans garantie de résultat. D'autres devinrent homosexuels, ce qui n'était pas toujours du goût des mâles en rut, même si certains parmi eux, n'y tenant plus, durent se résoudre à accepter à contrecœur ce qu'ils considéraient comme un piètre ersatz les apaisant en calmant provisoirement leurs ardeurs, mais provoquant en eux le trouble et la confusion mentale. Les autres enfin se jetaient lubriquement et sans retenue sur les quelques femmes non éclipsées par Nymphé, qui rapidement, en proie à tous ces abus outranciers,

s'épuisèrent, s'anémièrent, y perdirent leur santé, et devinrent bien vite l'ombre de leur ombre, et finalement s'enfuirent du village l'une après l'autre, coupant définitivement les ponts à l'aide d'une machette soigneusement affûtée, dans un vacarme épouvantable lorsque ceux-ci s'écroulèrent dans les rivières qu'ils enjambaient, détournant leur cours ce qui provoqua un désordre considérable dans toute la région. Les derniers hommes du village, faute de pouvoir se reproduire quittèrent alors définitivement le village qui devint un village fantôme, occasionnant une gêne insupportable à Adrien, furieux, qui ne pouvait plus se fournir au village en Benson & Hedges, ses cigarettes dorées préférées.

Nymphe était blonde, d'un jaune miellé flavescient. Son corps était gracile et délicat, élancé et filiforme mais avec ce qu'il faut là où il le faut. Elle dégageait une sensualité païenne et exhalait un parfum naturel envoûtant qui fleurait bon l'éstupe royale, la tarniane épicée et le licraret sauvage dosés en un mélange subtil qui sublimait l'effluve qu'elle dégageait, emplissant les narines avoisinantes, faisant monter la température de ses congénères mâles jusqu'à faire

implorer les plus fragiles d'entre eux qui se dégonflaient alors comme une vulgaire baudruche se répandant sur le sol en une mare de sang coagulé et fumant encore. Une fois par mois, Lorenzo prêtait nymphe à Adrien pour la nuit, afin qu'ils affûtent plus profondément leur connaissance mutuelle et aussi parce Lorenzo espérait ainsi éviter qu'Adrien ne le dépouillât de ce trésor vivant qui emplissait sa vie et dont il ne saurait se passer. Et chaque mois, cette nuit là, Lorenzo courrait jusqu'au milieu de la forêt jouxtant le château, et là, s'agenouillait, prostré dans la mousse et le lichen, et hurlait à la mort tant que la lune était visible.

Chapitre 5

Au petit matin, épanouie et comblée, les joues roses et les yeux brillants mais tout de même creusés, Nymphe était toute affairée à se préparer une tartine remarquable. Sur une large tranche de pain de farine d'épeautre, elle étalait en couches successives des graines de pucore germées, un filet de lilaquet frais de la Mer de Glace, des tranches de palgatier de boucardelle confites dans de l'huile de paparre pressée à froid. L'huile de paparre, particulièrement gou-teuse est un produit rare du fait de sa méthode de fabrication. Elle est en effet foulée au pied dans une sorte d'immense baratte en bois de chêne centenaire, dans laquelle une douzaine de jeunes vierges robustes piétinent jour et nuit la paparre durant une dizaine d'années. Ce serait relativement aisé s'il ne fallait veiller en permanence durant ces dix ans à ce que les vierges le restent jusqu'au terme de l'opération. Dans le cas contraire la précieuse mixture serait bonne à jeter, et il faudrait tout recommencer depuis le début. Une qualité supérieure existe, plus rare encore puisqu'elle exige que les vierges soient originaires de la province chinoise de Jiangsu,

et plus précisément de sa capitale Nanjing, en amont du delta du Yangzi Jiang et enfin qu'elles soient rousses, ce qui vous en conviendrez, ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, fut-il de Troie ou d'ailleurs.

Attablé à côté de Nymphé, Lorenzo, solide gaillard de vingt-huit ans, brun et poilu, collectionneur de tout et de rien, souriait en observant Nymphé dévorer sa tartine remarquable avec appétit.

— Tu m'as l'air bien affamée, ma Nymphé.

— C'est Adrien qui se montre insatiable. Il m'a tournée et retournée comme une crêpe, saupoudrée et roulée une bonne partie de la nuit. Et je suis sûre que cette nuit, si je t'ai manqué, tu me feras subir le même sort.

Ce disant, elle le regardait d'un air faussement inquiet, reprenant aussitôt, en surveillant sa réaction.

— Vas-tu me faire subir le même sort ?

Lorenzo réfléchit un instant.

— Tu sais bien l'amour que je te porte, et que je voudrais que les jours soient des nuits comme les nuits, pour ne plus quitter ton lit.

— C'est toi, Lorenzo qui a voulu me prêter à Adrien une nuit pleine chaque mois, dit-elle.

Un ange passa et Lorenzo, excédé, en conflit avec lui-même, s'en prit à lui. Il sortit prestement un 357 Magnum de son holster de cuir fauve et tira. La tête de l'ange explosa littéralement, sa cervelle allant s'aplatir derrière lui, sur le mur du fond. Lorenzo souffla sur le canon de l'arme encore fumant et la remit à sa place, sous la veste de son pyjama, puis arbora un air rasséréné.

— Oui, lui répondit-il, tu sais combien Adrien est seul et fragile. Il est généreux et m'héberge depuis si longtemps. Il partage tout avec moi. Ne trouves-tu pas normal que je te prête à lui une nuit par mois ?

Nymphe ne répondit pas. Elle avait tout de suite eu un coup de cœur pour Adrien, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer profondément Lorenzo. Avec Adrien, c'était purement charnel et cet arrangement imaginé par Lorenzo lui convenait tout à fait. Elle se sentait heureuse au milieu de ses deux hommes, l'homme du cœur et l'homme du corps.

Chapitre 6

Adrien était triste, comme chaque fois qu'il avait couché avec Nymphe. Il appréciait ce cadeau que lui faisait Lorenzo en lui prêtant sa Nymphe, mais il se sentait seul, et tous les mois c'était comme un vaccin de rappel. Nymphe était la femme de Lorenzo, pas la sienne. Il aimait tourner et la retourner une bonne partie de la nuit comme une crêpe, la saupoudrer et la rouler, mais ce n'était pas suffisant, ce n'était pas sa femme. Il n'avait pas de femme et ne savait pas la raison de cet état de fait. Lorenzo avait Nymphe et lui n'avait personne. Qu'avait donc Lorenzo, qu'il n'avait pas ? Pourquoi Nymphe n'était-elle pas à lui, qui la prêterait une nuit par mois à Lorenzo pour qu'il la tourne et la retourne comme une crêpe une bonne partie de la nuit, la saupoudre et la roule ? Adrien déambulait dans le château, comme une âme en peine, cherchant une réponse à ses interrogations. Et comme chaque fois que quelque chose le préoccupait, il s'attendait à voir apparaître Monsieur Braphabar au coin d'un couloir. Et il avait raison. Monsieur Braphabar apparut au coin du couloir. Ses yeux le précédaient d'une

bonne cinquantaine de centimètres, comme s'il les envoyait en reconnaissance pour signaler d'éventuelles embûches. Monsieur Braphabar était méfiant, par principe. C'était un vieux chat noir, chat en chef du château et conseiller personnel d'Adrien, et malgré toutes ses compétences, il avait lui aussi ses propres problèmes. Depuis dix ans qu'il était au service du propriétaire du château de Saint-Rémy-en-Bouzemont, il était en quête permanente d'une mitraterre tropicale à mulode crovertive. Il en trouvait une parfois, mais à chaque fois la mulode crovertive avait été remplacée par une miture hatétoire du plus mauvais effet.

— Bonjour Adrien, lui lança monsieur Braphabar.

— Bonjour monsieur Braphabar, lui répondit Adrien.

— Vous m'avez l'air bien préoccupé, que se passe-t-il donc derrière cet air si renfrogné ?

— Nymphé n'est pas à moi et je voudrais la même, monsieur Braphabar...

— Il fallait l'épouser, elle serait à vous, lui répondit monsieur Braphabar.

— Si je l'avais épousée, je n'aurais pas pu les avoir toutes !

— Mais vous ne les avez pas toutes. Vous n'en avez aucune, pas même Nymphe, sauf peut-être une fois par mois pour la tourner et la retourner comme une crêpe une bonne partie de la nuit, la saupoudrer et la rouler, mais ce n'est pas suffisant, ce n'est pas votre femme.

— Que me conseillez-vous, monsieur Braphabar ?

Le chat noir réfléchit un instant, puis ramena ses yeux au fond de ses orbites, Adrien s'étant approché de lui un peu trop près, le frottement de sa cornée sur la flanelle gris tomate de son pantalon l'avait incommodé quelque peu.

— Adrien, ouvrez les yeux, votre raisonnement est complètement con, marié ou pas, vous ne les aurez pas toutes. Vous ne savez pas vous y prendre avec les femmes. Et puis si vous les aviez toutes, vous n'auriez jamais suffisamment de quoi les saupoudrer toutes pour les rouler après les avoir tournées et retournées une bonne partie de la nuit comme des crêpes, que diable !

Agacé, monsieur Braphabar martelait le sol de ses coussinets pour montrer sa désapprobation, ce qui n'était guère efficace, car chacun

sait combien le pas du chat est feutré. Si encore il avait chaussé des bottes de quelques lieues...

— Comment vous y prendriez-vous si vous étiez à ma place, monsieur Braphabar ?

— Je vais vous dire comment vous y prendre, mais personnellement je ne m'y prendrais pas comme je vais vous le conseiller !

— Et pourquoi donc je vous prie, monsieur Braphabar ?

— Parce que je suis un chat, et que la seule pensée de tourner et retourner une femme une bonne partie de la nuit, de la saupoudrer et de la rouler me dégoûte et me donne la nausée !

— Je comprends, monsieur Braphabar, mais dites-moi ce que je dois faire...

Le chat plongeait son regard dans celui d'Adrien, se frotta longuement le menton en fronçant les sourcils, fit un double salto arrière, le manqua, poussa un juron, et recommença avec succès.

— Trouvez une femme, épousez-la, tournez-la et retournez-la toutes les nuits une bonne partie de la nuit, saupoudrez-la et roulez-la. Oubliez les autres femmes, vous ne les aurez jamais toutes, ni même quelques unes. Vous voyez bien que vous êtes trop timide, même

vosre fortune ne les empêche pas de vous fuir. Et puis faites-lui un fils pour qu'il puisse reprendre le château. Vous n'êtes pas n'importe qui, que diable ! Vous avez des obligations, diantre ! Reprenez-vous, Adrien, vous descendez du Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido, tout de même.

— Je ne sais pas trouver une femme et si Adrien ne me prêtait pas Nymphè, je n'en aurais jamais touché aucune.

— Et vous les voudriez toutes ? Mais mon pauvre ami, remettez un peu les pieds sur terre !

Le couloir étant couvert d'un parquet de chêne, Adrien descendit quatre à quatre les marches du grand escalier, fonça dans le jardin, remit les pieds sur terre et remonta aussi vite que possible rejoindre monsieur Braphabar dans le couloir.

— Il est grand temps, Adrien, que vous ouvriez les yeux sur ce qui se passe autour de vous. Je vais vous aider. Je vais de ce pas dire deux mots à Lorenzo et Nymphè, mais pour l'amour de Dieu... euh... de Bastet¹, soyez plus

¹ Bastet est la déesse de la musique, de la joie du foyer, des chats et de la maternité aux traits félins dont le centre religieux se trouvait dans la

attentif au monde dans lequel vous vivez. Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de vous. A bientôt, Adrien.

— A bientôt, monsieur Braphabar, et merci...

Monsieur Braphabar, effectua un demi-tour, plaça ses yeux cinquante centimètres en avant de lui, et prudemment, à pas feutrés (ha, je vous le disais...) progressa et disparut au coin du couloir. Adrien était complètement soulagé parce que monsieur Braphabar lui avait affirmé qu'il allait l'aider. Monsieur Braphabar ne parlait jamais à la légère, il faisait toujours ce qu'il disait, toujours.

ville de Bubastis (Égypte).

Chapitre 7

Adrien sortit du château par la porte principale et se tint un instant sur le perron. Le château était d'une taille mesurée. Il ressemblait à un gros manoir flanqué de deux tours. Une vigne vierge aux feuilles épaisses et charnues comme de grosses mains pleines de doigts recouvrait les murs du château, l'enfermant dans une gangue de chlorophylle tandis qu'une glycine guerrière partait à l'assaut de la marquise de fer forgé qui dominait la porte de l'entrée principale, en déployant une agressivité exacerbée teintée de suffisance. A peine eut-il senti un étrange contact à l'arrière de son mollet droit qu'Adrien en proie à une force herculéenne bascula sur le sol et se sentit happé puis hissé vers le haut. En un instant sa tête décolla du sol, suivant le reste de son corps. Il était pendu par les pieds. Réalisant enfin ce qui lui arrivait, il sortit de sa poche le couteau à virole pneumatique tangentielle qu'il gardait toujours sur lui, et trancha d'un seul coup la vrille foliaire de la glycine qui l'avait happé sans autre forme de procès. Il eut de loin préféré un procès rond, ou

à la rigueur ovale, mais en tout cas pas ce procès carré aux angles acérés qui lui meurtrissait la cheville. Tombant de tout son poids sur le parvis pavé, Adrien se releva d'un bond tandis que la glycine poussait un hurlement terrifiant qui emplît tout le château tandis qu'un abject liquide pâteux verdâtre et purulent, dégageant une odeur pestilentielle s'échappait de la tige tranchée.

Adrien traversa rapidement le parc du château se dirigeant vers la maison du gardien, située à l'entrée, à proximité de l'épaisse grille de fer forgé, et pénétra, sans frapper, dans la maisonnette.

Chapitre 8

A l'intérieur de la petite maison, Adrien trouva Pacifique et Lazarine dans une posture bien embarrassante et très équivoque qui heurta sa sensibilité de jeune homme naïf et lui fit penser qu'il aurait peut-être dû frapper avant d'entrer. Pourtant ce ne sont que des domestiques, pensait-il en son for intérieur. Très offusqué de voir Lazarine et Pacifique manger avec les doigts un savarin au sopurou grillé et à la piternelle râpée, il détourna avec pudeur les yeux de ce spectacle répugnant pour leur laisser le temps de se reprendre et de trouver deux fourchettes. Ne leur tenant pas rigueur de cet écart car après tout ce n'était que des domestiques, il s'adressa directement à Pacifique pour lui demander de se rendre au château avec tout le matériel utile pour vider le château du cri de glycine qui l'avait empli sauvagement. Pacifique acquiesça et s'en fut tout de suite remplir sa tâche, c'est-à-dire vider le château. Il prit au passage et emporta avec lui, un décrieur portable spécial glycine de château particulièrement performant.

Pacifique était un noir athlétique de trente deux ans. Il travaillait pour Adrien et faisait office au château de gardien, de cuisinier et de jardinier. Durant ses heures de repos, il travaillait au corps l'insatiable Lazarine, jolie noire goulue de vingt quatre ans, liane impudique de caoutchouc naturel, toujours prête à donner de sa personne à Pacifique.

Adrien était songeur. Encore une femme qu'il n'avait pas possédée. Puis il se dit qu'il ferait mieux de compter celles qu'il avait possédées, ce qui lui éviterait de compter sensiblement jusqu'à trois milliards sept cent cinquante-trois millions cinq cent trente et un mille sept cent vingt-deux. L'œil un peu lubrique et le pantalon tendu, il s'approcha de Lazarine qui était debout devant la petite table ronde de la salle à manger, honteusement en train de mettre le couvert à qui elle arrachait des gémissements lubriques, passa derrière elle, lui bava un peu dans le cou, puis glissant sa main sous sa jupe, effleura sa petite culotte de laine vierge — elle — la félicita pour la qualité supérieure de cette laine de Mérinos, et quitta la maisonnette.

Chapitre 9

L'atelier de l'ingénieur avait été aménagé dans une dépendance abandonnée du château, au fond du parc. Les machines de l'ingénieur étaient si lourdes et volumineuses que les camions les plus puissants n'étaient pas capables de les transporter jusqu'ici. Il avait fallu faire venir des esclaves en provenance de Télonie orientale, un petit pays d'Europe de l'est, sans banques, sans ressources naturelles, sans gaz, sans pétrole, sans uranium, sans rien du tout, qui ne présentait donc aucun intérêt pour quiconque, comptait pour du beurre et dont le monde entier se foutait royalement. On fit venir douze mille Téloniens dans la force de l'âge qui travaillèrent trente-six heures par jour, neuf jours par semaine. On fit également venir les femmes des plus jeunes et les filles des plus âgés. Ce pays, ne faisait pas partie de la communauté internationale et de ce fait ne pouvait se prévaloir d'aucun droit, se targuer d'aucune valeur, il n'existait pas aux yeux du monde. Au bout de trois semaines, les machines de l'ingénieur étaient arrivées à bon port. On renvoya les porteurs en Télonie après les avoir rétribués, ce

qui ne coûta à vrai dire pas grand-chose puisque sur les douze mille hommes, seulement vingt-sept avaient survécu à ce travail exténuant. Ils repartirent avec leurs femmes et leurs filles, et l'on se partagea les femmes et les filles des morts.

Adrien avait engagé le jeune ingénieur âgé de trente ans pour mettre au point une machine bien particulière. Adrien produisait chaque soir une dizaine de litres de kératine pure qui provenait de sa chevelure et qu'il stockait dans une solution aqueuse concentrée. Mais elle vieillissait mal. Il en perdait ainsi une quantité non négligeable. Il fallait mettre au point une machine permettant d'empêcher la solution aqueuse de vieillir et de faire perdre ses propriétés à la kératine. La perte était presque de moitié et bien entendu la rentabilité de l'usine de shampoing d'Adrien en était lourdement affectée.

L'ingénieur avait travaillé d'arrache-pied durant trois ans puis s'était fait appareiller d'une prothèse myoélectrique de dernier cri. Il se servait de son pied aussi bien qu'auparavant. La machine donnait enfin des résultats satisfaisants après des réglages innombrables et une mise au point interminable. Une amitié s'était nouée

entre l'ingénieur et Adrien qui, en signe de reconnaissance lui donnait toutes ses croûtes de fromage et ses peaux de saucisson.

Chapitre 10

Ce jour-là c'était un jeudi. Adrien s'en souvient car on était justement la semaine des quatre jeudi, et cela ne s'oublie pas. Le matin il avait croisé monsieur Braphabar qui, au coin du couloir, lui avait confié avec un air mystérieux et sur un ton empreint de solennité :

— C'est pour aujourd'hui...

Puis avait disparu.

Adrien était confortablement installé sous le kiosque à musique du parc, tout affairé à jouer un morceau de Django Reinhardt sur un mirilton diatonique à double injection hydraulique, lorsqu'il crut apercevoir tout au bout du parc et se dirigeant vers lui, trois silhouettes parmi lesquelles il reconnut Lorenzo et Nymphe. Immédiatement il lui revint à l'esprit la phrase sibylline que lui avait jetée nonchalamment monsieur Braphabar dans le couloir, et qu'il avait retrouvée avec difficulté sous le lit d'une chambre dont la porte était inopinément restée ouverte. Sans savoir vraiment pourquoi, son cœur battait la chamade, qui tentait bien en vain de se défendre, ne comprenant pas la cause de cette agression subite et imméritée. Son regard

était fixé, à l'aide de quatre solides rivets de laiton, sur l'énigmatique troisième silhouette qui approchait, encadrée par Lorenzo et Nymphe. Bientôt, clignant des yeux, il devina son visage. Un cumulonimbus vint alors sournoisement se placer juste à la verticale d'Adrien, dans un ciel pourtant d'un bleu azur immaculé tandis qu'Amour progressait entourée de ses deux amis dans l'allée de gravier. Au moment précis où Adrien distingua clairement le visage d'Amour, un éclair fulgurant autant qu'inattendu déchira le ciel en deux tandis qu'Adrien, foudroyé, s'écroulait sur le sol, terrassé par le coup de foudre. Amour lui était entrée toute entière par les pores de la peau, comme la volute de fumée d'une cigarette pénètre dans les poumons lorsqu'on l'aspire profondément. Lorsqu'il ouvrit à nouveau les yeux, il vit que quelqu'un avait astucieusement réuni les deux moitiés du ciel déchiré par l'éclair, à l'aide d'un ruban de papier collant. Amour, pour le ramener à la vie s'appliquait à l'embrasser à pleine bouche. Elle avait un grain de beauté en forme de lotus juste derrière le lobe de l'oreille, là où la peau, transparente, luit comme une coquille d'huître. Il referma aussitôt les yeux pour que

cela dure tout le temps. Il était prêt à mourir, si c'était dans ses bras et pas tout de suite.

Chapitre 11

Adrien et Amour filaient le parfait amour. Ils avaient commencé comme tout le monde au début, avec un simple fuseau de bois poli, mais leur amour était si grand qu'ils l'avaient vite remplacé par un rouet à courroie, plus productif. Adrien, en homme d'affaires aguerri avait même pris quelques contacts pour tenter d'acquérir une filature industrielle. Adrien n'avait jamais été aussi heureux. Il avait une femme. Chaque nuit il la tournait et la retournait inlassablement une bonne partie de la nuit comme une crêpe, la saupoudrait et la roulait. Elle aimait ça et en redemandait chaque soir à la tombée du jour, dès qu'Adrien avait fini de récolter ses dix litres de kératine quotidienne. Une fois la kératine enflaconnée dans la solution aqueuse, il la rejoignait au château. Elle était déjà au lit, l'attendant en tremblant d'impatience, si belle et désirable. Sa peau douce sentait la cannelle et la menthe poivrée. Elle était chaude comme un beignet, lisse comme un calamar, humide comme la rosée du matin.

Chapitre 12

Les jours et les semaines filaient à toute allure dans l'usine textile qu'Adrien avait finalement achetée pour filer le parfait amour avec Amour et qu'il avait fait livrer derrière le château par des esclaves téloniens qu'il avait déplacés spécialement pour l'occasion de Télonie orientale. Puis il avait chargé son ami Lorenzo d'en sélectionner quelques-uns parmi les survivants, si jamais il en survivait, qui resteraient à demeure pour assurer le bon fonctionnement de la filature. La sélection, qui serait opérée par Lorenzo — car on n'avait pas trouvé de chirurgien sur place — devait être stricte et porter sur quelques dispositions naturelles que devaient impérativement présenter les postulants. Ils devaient filer doux, ne pas filer un mauvais coton, ne surtout pas filer leurs microbes aux autres, ne jamais filer à l'anglaise ni entre les doigts, ne pas hésiter à filer un coup de main aux camarades et en cas de difficulté leur filer un tuyau. Un court instant l'idée traversa l'esprit de Lorenzo de se mettre deux ou trois jeunes téloniennes croustillantes de côté pour son usage personnel, mais il chassa bien vite cette idée de

sa tête, craignant que par excès de zèle professionnel, elles ne lui filent des morpions qu'on lui avait déjà filés par ailleurs et dont il avait eu un mal fou à se défaire.

Adrien stockait la totalité du parfait amour qu'il filait avec Amour dans une vaste annexe de la filature. Deux Téloniennes étaient chargées de teindre les écheveaux en les faisant bouillir dans une marmite en fonte d'acier noir emplie d'une mixture à base de lichen de résineux ayant dégorgé longuement dans de l'urine de pénitrope roux de Sibérie. Amour et Adrien débordaient d'amour, aussi des gens venaient à la filature de tous les horizons en quête de cet amour parfait qu'ils distribuaient si généreusement à autrui. Et autrui repartait complètement métamorphosé chez lui pour tisser les écheveaux qui lui tiendraient chaud au cœur l'hiver prochain.

Chapitre 13

Amour était un amour d'amour. Blonde comme les avoines au mois d'août lorsque le soleil décolore les épis dorés, douce et farouche à souhait, elle fleurait bon la fève de cacao et la cannelle de Cochinchine, avec une pointe de bergamote en note de cœur. Chaque soir, à la nuit tombante, ils s'enfermaient dans leur nid chaud, — ni froid du reste — pour n'en émerger qu'à une heure avancée du matin, lorsque le soleil était déjà au Zénith prêt à y débiter son tour de chant. Amour ne se lassait pas d'être tournée et retournée, saupoudrée et roulée une bonne partie de la nuit, toutes les nuits. L'après-midi se déroulait à manger de délicieuses tartines remarquables et à flâner dans le parc du château ou dans sa forêt tropicale luxuriante et épaisse comme un matelas de plumes d'ousoubal néocandien palmé des Côtes-d'Armor. C'est là, sous le toit de verdure intime et mystérieux de cette forêt profonde et brocéliandaire où vivaient des homologues de Morgane, Viviane et Mélusine, qu'Adrien commença à raconter son passé pour la première fois de sa vie. Il était l'unique garçon de la fratrie qui ne comptait pas

moins de sept filles, une par jour de la semaine. Les répartir équitablement était un véritable casse-tête car toutes voulaient être du dimanche pour se parer de ses plus beaux atours et faire ainsi honneur à Adrien. Elles entrèrent donc dans un terrible conflit ~~fratricide~~ franginicide dont seule Abèlécaïne sortit vainqueur, envoyant les six autres trousse-pète ad patres, puis les jetant dans une mare de fange crotteuse aux confins de la forêt en un lieu retiré où les étourdoux spongieux, les flucacettes putrifères, et autres vulquêches mortifères eurent tôt fait de les dévorer et de n'en point laisser une goutte, ni une miette. Elle revêtit alors ses guenilles souillées du sang de ses sœurs, du lundi au samedi, et ses plus somptueux atours de fil d'or, d'argent et de soie, le dimanche. Son père étant une femme, bien que sa mère l'ignorât toute sa vie, Adrien vécut immergé dans cet univers féminin, entouré de sa père, de sa mère et de sa sœur. Il n'y eut jamais personne pour lui fournir la notice d'utilisation des filles. Il trouva bien un jour — il avait quinze ou seize ans — un mode d'emploi, mais il était rédigé en veltranien septentrional, langue qu'il ne maîtrisait pas. Les plans et croquis techniques lui

furent toutefois d'une certaine utilité, lui permettant de se familiariser un peu avec les différentes commandes, leviers et manettes de rappel qui composaient les filles, mais ce n'était qu'une bien piètre vulgarisation ne lui donnant qu'une vue superficielle, très rudimentaire et bien succincte de l'architecture des filles, et ne lui fournissant en aucun cas les connaissances pratiques nécessaires à une exploitation efficace et profitable des filles. Une bonne prise en main et une manipulation approfondie lui avaient fait défaut. Et c'est ainsi que, contrairement à Lorenzo, collectionneur de tout et de rien, Adrien n'avait jamais collectionné les filles. Nymphe avait été la première femme qu'il possédât, et Lazarine ne fut pas la seconde. Et si, avant l'arrivée d'Amour, cette pensée l'avait parfois caressé de l'extrémité d'une plume sergent major, il avait eu ensuite au moins deux bonnes raisons de n'y plus penser : Il aimait Amour, et rôdait dans la forêt l'homologue de la fée Morgane qui piège les hommes et révèle leur infidélité.

Sa mère lui vouait la même ferveur excessive que sa sœur Abèlecaïne. Elle la considéra bientôt comme une adversaire puis comme une

ennemie dont il faut se débarrasser. Rongée par la haine et le désir de s'accaparer Adrien, elle décida de faire mourir sa fille à petit feu. Elle la fit se consumer lentement, en en carbonisant dix centimètres par jour. Elle mesurait un mètre soixante. Au bout de seize jours elle avait disparue et sa père, distraite, ne s'en aperçut jamais.

Adrien interrompit son récit. Il avait l'œil humide et embué et paraissait complètement perdu. Il sortit de sa poche une carte d'état-major au 10 000^{ième} et eut tôt fait de retrouver son chemin. Amour souffrait de voir la tristesse au fond des yeux d'Adrien.

— Parles-moi encore, mon Adrien, lui dit-elle doucement. Je peux tout écouter si tu le veux... Décharge-toi, mon amour.

C'est avec un soulagement non feint qu'Adrien déchargea de ses épaules — mais comment avait-il atterri sur les épaules d'Adrien ? — l'énorme albatros exilé sur le sol au milieu des huées dont les ailes de géant l'empêchent de marcher.

— Merci, Amour, c'était tellement lourd tu sais, je me sens beaucoup mieux ainsi, dit-il. Conservant précieusement la carte IGN au fond de sa poche au cas où il se perdrait dans des

considérations tortueuses pleines de méandres, Adrien continua son récit. Sa mère, inconsolable d'avoir perdu six filles et honteuse d'avoir trucidé la septième, s'enferma dans un mutisme définitif et ne prononça plus un seul mot jusqu'à sa mort qui intervint dix minutes plus tard. Sa² père la regretta un peu car sa femme était la seule à ignorer qu'il fut une femme et par conséquent la seule à ne pas se gausser de lui. Il mourut de chagrin peu de temps après, rongé par la honte de ne pouvoir assumer ce corps abject d'homme plein de poils, de callosités et de terminaisons dégoûtantes. Il se fit sauter la cervelle à l'aide d'un décapsuleur tirebouchonnesque équipé d'un arrache-tête à triple action.

Adrien poussa un petit gémissement à peine audible qui n'échappa pas à Amour, puis se tut à nouveau. Elle comprit qu'il avait à peu près tout dit et qu'il n'en parlerait plus jamais. Ils quittèrent la forêt et regagnèrent le parc du château en silence.

² Si vous pensez qu'il s'agit là d'une faute de frappe, c'est que vous n'avez pas suivi, et dans ce cas je vous prierai de fermer ce livre et de le rapporter immédiatement à la librairie qui vous ne vous le remboursera pas car vous ne le méritez pas, espèce de bougre de crème d'emplâtre à la graisse de hérisson.

Chapitre 14

Au château, Lazarine dressait la table sous l'œil austère et inquisiteur du Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirdo qui serait bien sorti de son cadre poussiéreux pour trousser la donzelle, comme on le faisait dans son temps lorsque l'on était de son rang et que l'on disposait de domestiques. Lazarine avait sorti la vaisselle. Excité par les formes accusées de Lazarine qui s'était empressée d'engager un avocat pour les défendre³, il se trémoussait un peu dans son cadre doré à l'or fin et à chacun de ses mouvements on voyait apparaître de nouvelles craquelures sur la peinture délavée par le temps, au pigment cassant comme une chips. Le pauvre homme se faisait du mal. Lazarine s'appliquait à placer les splendides couteaux à manche de nacre gravée d'un blason, à double virole ciselée en vermeil et lame en argent massif de chez Lasserre, fameux orfèvre à Paris à la fin du 19^{ème} siècle. Le Prince, assoupi à l'intérieur de son châssis, ouvrait mécaniquement un

³ Faites un effort, fichtre...

œil quand Lazarine, devant lui et lui tournant le dos se penchait sur la table, croupe offerte en toute ignorance au regard malsain du vieux libidineux qui depuis plus d'un siècle se rinçait l'œil sans vergogne. Au début il arrivait encore à sortir un bras de son cadre pour tenter de pognier un peu les soubrettes qui passaient à portée de sa main, mais à vrai dire, depuis bien longtemps ce n'était plus en son pouvoir, le temps qui passe l'ayant peu à peu sédimenté, réduisant à bien peu de chose sa liberté de mouvement. Il en était devenu aigri et ne ratait jamais une occasion d'apostropher les convives durant les dîners de réception. Lazarine vérifia une dernière fois l'alignement des verres de cristal dépoli finement ciselé, trois par convive, le premier pour l'eau, le second pour le vin et le troisième pour faire chic. Elle disposa encore des serviettes de lin damassé à motif de grenade rebrodé et rehaussées des armoiries du Prince et s'en fut rejoindre Pacifique à l'office où il s'adonnait à cuisiner les plats du dîner. Les premiers convives seraient bientôt là. Le repas était tenu au chaud. Il était assez léger, simplement composé d'une bisque de pigeons, d'un chapon aux

racines, d'un pâté de perdrix chaud, d'une poularde aux truffes garnie de fricandeaux, de côtelettes de veau mariné puis frites dans de l'huile de paparre de qualité supérieure, de cailles aux braises accompagnées d'un coulis de coulemelles rôties au four, d'une perdrix sauce espagnole et truffes au court-bouillon, d'un petit dindon garni de perdrix, petits poulets, bécasses et mauviettes en entrée, suivi d'une grosse feuille d'épinard en plat de résistance, et complété de divers entremets. Lazarine avait revêtu sa tenue de service, une petite robe noire courte qui la moulait lui donnant à quelques endroits précis des formes seyantes de bulles de Malabar, un petit tablier de coton blanc bordé de dentelle et un serre-tête en coton perlé dans ses cheveux coiffés en chignon. Ainsi attifée, elle émoustillait Pacifique qui l'attrapa par surprise, l'embrassa dans le cou, la passa dix minutes au four pour la gratiner un peu, l'accommoda d'une frangipane et d'une crème anglaise, puis la coucha sur le pétrin de l'office, se coucha sur elle et la dégusta religieusement d'un bout à l'autre.

Chapitre 15

Vers vingt heures huit cent trente-deux, tous les convives étaient arrivés et l'on passa à table. Il y a avait Lorenzo et Nymphe. Adrien tenait à ce que son ami soit présent à tous les moments de sa vie. C'était presque son frère. Et puis il lui devait bien ça à lui qui s'était montré si généreux en lui prêtant Nymphe une nuit entière chaque mois, pour qu'il la tourne et la retourne une bonne partie de la nuit, la saupoudre et la roule. Il n'était pas obligé de le faire. Adrien lui-même ne l'aurait pas fait, même pour lui, surtout avec Amour, même s'il lui était redevable de bienfaits qu'il aurait eus pour lui, même s'il lui avait donné ses croutes de fromage et ses peaux de saucisson. Nymphe était un peu triste de ne plus pouvoir profiter d'Adrien douze nuits par an, mais aussi sincèrement heureuse pour Amour qu'elle aimait beaucoup. Elle était troublée à la seule pensée qu'Adrien était tombé follement amoureux d'une fille qui lui ressemblait étrangement. Amour avait la même taille et la même silhouette qu'elle, les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux blonds, le même sourire, les

mêmes seins. Elles ne se différenciaient que par leur numéro de sécurité sociale. Celui de Nymphe était le 2 89 08 27 255 262 alors que celui d'Amour était le 2 89 04 75 384 117, et puis Amour jouait du piano debout, c'est peut-être un détail pour vous, mais pour Adrien, ça veut dire beaucoup. Comme quoi le destin des gens tient à peu de chose. Nymphe prit Adrien en aparté :

— Dis-moi, Adrien, nous ne passerons plus jamais de nuit ensemble ?

— Et bien non, Nymphe, ce n'est plus possible...

— Mais pourquoi donc ?

— Mais parce que j'aime Amour...

— Et moi, tu ne m'aimes pas ?

— Euh... Bien sûr je t'aime Nymphe, mais maintenant j'aime aussi Amour...

— Mais moi j'aime aussi Lorenzo, mais je veux bien que tu me tournes et me retournes une bonne partie de la nuit, me saupoudres et me roules encore. Nos numéros de sécurité sociale sont différents, le mien est le 2 89 08 27 255 262, alors que celui d'Amour est le 2 89 04 75 384 117. Amour joue du piano debout, c'est un détail pour moi, et je sais bien que pour

toi, ça veut dire beaucoup. Mais à part cela nous sommes rigoureusement semblables et tu pourrais nous confondre.

— Je ne pourrai pas vous confondre, Nymphé...

— Mais tu pourrais faire semblant de nous confondre certaines nuits, pour me faire plaisir, tu ne veux pas me faire plaisir, Adrien ?

La conversation à bâtons rompus en resta là car en se rompant les bâtons roulèrent bien malencontreusement dans les roues de la bicyclette d'un inconnu qui passait par là par hasard. Il tomba les quatre fers en l'air parce qu'il avait fait orage, que le sol était boueux et qu'il ne tenait pas à souiller des fers si coûteux qu'il avait achetés le jour même. Adrien aida l'Inconnu à se relever et lui présenta des excuses qu'il salua machinalement en hochant de la tête et en retirant son chapeau par courtoisie.

— Enchanté, dit-il doucement aux excuses, l'air distrait.

Adrien alla lui chercher un remontant. Comme il allait mieux, l'Inconnu vida le verre sur la bicyclette qui gisait par terre et se releva instantanément du sol. Pour se faire pardonner ce déplorable incident, Adrien invita sur le

champ l'inconnu à rester dîner avec eux. L'Inconnu l'accepta, à condition qu'il soit autorisé à se mélanger aux autres convives, plutôt que rester à s'ennuyer tout seul sur le champ. L'ingénieur était venu aussi. Il aimait les soirs où Adrien donnait un dîner. Accaparé toute la journée par ses machines infernales au fond de son hangar isolé dans le parc du château, il aimait se plonger parfois dans la société. Il savait qu'Adrien, souffrant lui aussi un petit peu de l'isolement du château, invitait chaque fois de nouveaux participants afin de renouveler les conversations tellement ennuyeuses quand les mêmes personnes se regroupaient, rabâchant sans cesse les mêmes litanies. L'ingénieur, debout dans le grand salon, accoudé au manteau de l'immense cheminée, sirotait un double pernod royal frappé, en compagnie du Toubib. Le toubib avait cent soixante-quatorze ans mais en paraissait cinquante-trois. Ils s'étaient rencontrés quelques années auparavant, par temps de grand vent, par-devant un paravent du grand Hall des Expositions où ils étaient venus chacun assister à une conférence scientifique sur le vieillissement de l'homme. Des chercheurs américains pensaient avoir découvert une zone

du cerveau située dans l'hypothalamus qui semblait dans une certaine mesure capable de contrôler le vieillissement du corps. Pour en arriver à cette conclusion, ils avaient longuement étudié des cerveaux de souris. En activant une protéine spéciale présente dans l'hypothalamus, ils notèrent que les muscles des souris s'étio-
laient et que leur peau se flétrissait. Le processus de vieillissement s'était accéléré. En bloquant le passage qui permettait à cette hormone d'agir, ils ont au contraire constaté un ralentissement du vieillissement de près d'un tiers. Mais ce n'est pas tout ! L'hypothalamus produit une autre hormone qu'on appelle gonadolibérine. En injectant quotidiennement cette hormone dans le cerveau de souris avancées en âge, ils constatèrent qu'elle réactivait la production de neurones qui avait tendance à diminuer constamment au fur et à mesure de l'avancement de l'âge. L'ingénieur travaillait alors sur une machine qui devait permettre de retarder le vieillissement de la solution aqueuse de kératine que produisait Adrien chaque soir au château. Le Toubib retraité, — en ces temps de crise l'âge de départ à la retraite était passé à cent

huit années et demie — coulait dans une fonderie voisine, des jours heureux en bronze martelé, continuant à mener des recherches sur ce sujet qui l'avait toujours passionné. Il était d'ailleurs à l'origine de plusieurs machines absconses dont la finalité était hors de portée de compréhension du commun des mortels. A la suite de cette conférence, l'ingénieur et le Toubib avaient partagé leurs vues et leurs travaux et lié une amitié indéfectible.

Le Curé du village avait revêtu sa tenue de soirée mondaine. Sa mini soutane en plumes de corbeau brossées laissait apparaître un string léopard, et cet accoutrement donnait un air de Belzébuth gothique au brave curé qui cherchait des subterfuges pour éviter par tous les moyens de sombrer dans la désuétude et l'oubli. Il portait, calé sous son aisselle droite, un goupillon d'argent massif incrusté de brillants, misérable symbole d'une grandeur déchue.

Les invités s'attablèrent dans la grande salle à manger. Le bruit des chaises raclant le sol réveilla le Prince qui ouvrit un œil, puis l'autre, et s'accouda sur la traverse inférieure de son cadre, tout à fait réveillé et visiblement ravi d'avoir enfin un auditoire. Pacifique et Lazarine

avaient déposé au centre de la table et sur toute sa longueur, les plats fumant encore, tous plus appétissants les uns que les autres. Adrien avait invité un bouffeur de curé pour mettre un peu d'ambiance. Il était jeune et virulent et s'en prit sans délai au cureton de Saint-Rémy-en-Bouze-mont. Le Bouffeur de curé expliqua son point de vue.

— Mon oncle était curé de campagne, et il m'a fait faire le petit séminaire à Castres. Après quoi, j'ai fait le grand séminaire aux Carmes à Paris. Et tout en latin s'il vous plaît : dominus vobiscum, cum spiritu tuo, et tutti quanti. *Ita missa est*, et on n'en parle plus !

Les bases étant posées, il continua.

— Ah, oui, pour ça, j'en ai bouffé du curé. Même que c'est mon métier, bouffeur de curé. Une vocation. Il est des métiers que peu embrassent, allumeur de vrais berbères, enculeur de mouches, coupeur de cheveux en quatre, et même météoransole.

Au bout de la table, Lorenzo se sentant concerné par la dernière phrase du Bouffeur de curé releva la tête en tendant l'oreille.

— Et bien moi je suis bouffeur de curé, reprit-il. Il n'est pas de sot métier et je n'ai aucune honte à l'exercer. C'est mon travail et il est de mon devoir de titiller tous les culs-bénits, les barbus, les porteurs de croix, de kippas, et de leur botter le cul. C'est un vieux métier, un beau métier et je l'aime.

Le Curé s'était rembruni. Il ne connaissait pas ce bouffeur de curé. Il n'était pas du village. Celui du village, il le connaissait depuis longtemps. Ils avaient usé leurs culottes sur les mêmes bancs de la même école primaire. C'est lui qui aurait dû être là à la place de l'autre. Il l'aurait bouffé, certes, mais avec retenue et ménagement. Mais ce bouffeur là semblait vouloir en découdre avec lui. On voyait dépasser de la poche de sa mini soutane la jambe d'une petite fille. Il s'en aperçut et se hâta bien vite de la repousser discrètement au fond de son gousset.

— Alors, Curé, attaqua le Bouffeur, vous voilà drôlement attifé. On jurerait un Belzébuth gothique. Ce string vous sied à ravir, qu'en pensent donc vos ouailles ?

Le Curé feint d'ignorer le propos. Il s'était emparé d'une pintade qu'il ingurgita d'un coup,

ponctuant sa déglutition d'un rot sonore et mal-odorant.

Il y avait là un délégué syndicaleux de la filature. Il fumait de gros cigares et vidait méthodiquement des canettes de bière, faisant montre d'un professionnalisme impressionnant. Adrien l'avait convié aux festivités pour lui montrer son attachement à la filature et aux Téloniens qui y travaillaient. Comme il avait coutume de le faire pour prendre la parole lors de ses réunions syndicales, il fit tintinnabuler son verre de cristal à l'aide d'une convention syndicale en fer blanc et prit la parole.

— Camarades, vociféra le syndicaleux à la cantonade.

Tous les convives se tournèrent vers lui et sans la moindre concertation lancèrent à son encontre et à l'unisson la même invective.

— Toi, ta gueule !

Cruellement mortifié, le Syndicaleux tenta maladroitement de se draper dans sa dignité en loques et se tut, se tournant vers les victuailles.

Le Bouffeur de curé tenta à nouveau sa chance.

— Alors, curé ! Explicateur de l'inexplicable, réfuteur de l'irréfutable, négateur de

l'indéniable. Sais-tu que Montherlant a dit que la religion est la maladie honteuse de l'humanité ?

Il n'y eut aucun écho du Curé qui ne broncha pas, ne tourna même pas la tête vers celui qui l'invectivait. Il s'en était pris à un chapon aux racines et lorgnait déjà sur une poularde aux truffes garnie de fricandeaux qui lui faisait de l'œil.

Sur le mur, le Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirdo se trémoussait un peu trop dans son cadre. Quelques fragments colorés de la toile tombèrent au sol. Le Prince blêmit. Il avait besoin d'être restauré. Il en parlerait demain à Adrien. Il se sentait en danger. Un geste un peu trop saccadé et il pouvait perdre un œil ou le nez.

Le Toubib et l'ingénieur, bien incapables de sortir de leur tanière mentale pour s'aérer un peu les neurones s'étaient plongés à corps perdu dans une dialectique rigoureuse, subtile et implacable. Ils s'interrompaient à intervalles réguliers, juste le temps de remonter en surface pour prendre une bonne inspiration et se remplir les

poumons, avant de replonger dans leurs équations trigonométriques non résolues. Il en sortirait sans doute une nouvelle machine cabalistique, une mécanique ésotérique destinée au bien-être ou à la sauvegarde de l'humanité.

La soirée tirait à sa fin. Tout le monde était sorti sur le parvis du château. Avant de prendre congé, les invités voulurent profiter un instant de la douceur du soir. Ils jouèrent à la marelle, à Chat perché, aux billes, et à 1, 2, 3 Soleil. Le Curé lui, voulait jouer au docteur avec Amour, Nymphe et Lazarine, mais il se fit rembarrer sans ménagement, et l'Inconnu qui ne voulait pas être venu pour rien, lui explosa la boîte crânienne avec une batte de baseball. Pacifique s'empressa d'enlever le corps désarticulé du Curé. La petite fille s'échappa de la poche du curé et s'enfuit à toutes jambes en zigzaguant à travers le parc du château, et en poussant des cris d'orfraie. Pacifique jeta le corps du curé en pâture aux chats de la forêt magique. Il en vint des gros et des maigres, des grands et des petits, de toutes les couleurs, de toutes les formes, des ronds, des carrés et des pointus et de toutes les matières, à poils, à plumes, en laine ou en co-

ton, à écailles même. Monsieur Braphabar observait la scène avec curiosité, tapi derrière une fenêtre du château, au premier étage. Le Bouffeur de curé ne cautionnait pas. Il pensait que les curés devraient être une espèce protégée. Que deviendrait sa profession si l'on tolérait longtemps de tels écarts ?

Chapitre 16

Adrien avait un pressentiment. L'impression fugace mais récurrente que quelque chose était en train de changer en Amour. Depuis plusieurs jours elle n'était plus vraiment la même, quelque chose d'indistinct semblait se préparer. Adrien le ressentait confusément sans parvenir à l'identifier. Cette chose était pourtant bien là, et ce n'était ni une impression ni un sentiment, mais une réalité tangible, comme quand quelqu'un a changé de coiffure ou quand un moustachu s'est rasé. Il le voyait sans le voir, mais il le pressentait. Il scrutait Amour en permanence, tentant de percer cette terrible énigme. Non, Amour n'avait rien changé dans son comportement, dans sa manière d'être. Pourtant, à certains moments elle semblait absente.

Il se décida à la questionner.

— Amour, tu sembles préoccupée. Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-il.

Elle sembla hésiter un instant, regardant Adrien droit dans les yeux. Adrien crut lire dans son regard comme une lueur fugace de panique.

— Non, Adrien, ne t'inquiètes pas pour moi, tout va bien, je t'assure...

— Tu me le dirais, n'est-ce pas, si quelque chose te tracassait, tu m'en parlerais, n'est-ce pas, Amour ?

Amour ne lui répondit pas. Adrien hésita un long instant, sur le point de réitérer sa demande, puis se ravisa et se tût.

Quittant la chambre, il était encore à l'étage lorsque dans le couloir, apparut monsieur Braphabar. Il avait un air grave qui contrastait avec le flegme qu'il affichait habituellement. Il s'approcha lentement d'Adrien.

— Je voulais vous parler, dit monsieur Braphabar.

— Oui, monsieur Braphabar ?

Adrien était étonné. Monsieur Braphabar n'avait pas pour habitude de l'aborder. Il ne l'avait d'ailleurs jamais fait. C'était toujours Adrien qui l'interpellait...

— N'avez-vous rien remarqué de particulier ?

— A quel propos, monsieur Braphabar ?

— A propos d'Amour, répondit monsieur Braphabar. Vous savez que les chats ont certains sens dont les humains sont dépourvus.

— Qu'aurais-je dû remarquer, monsieur Braphabar ?

— Répondez-moi, Adrien, n'avez-vous rien remarqué ?

— Il me semble en effet, monsieur Braphabar que quelque chose se passe en elle, mais je ne pourrai malheureusement pas vous dire de quoi il s'agit.

— Écoutez Adrien, il se passe en effet quelque chose en elle, mais c'est à elle de vous en parler, pas à moi. Je vous conseille vivement d'en parler avec elle. Vous devriez même lui en parler tout de suite. Je vous en prie, Adrien, prenez la chose très au sérieux et ensuite, allez en parler à l'ingénieur. Je vous assure qu'il pourra vous être d'une grande utilité.

Monsieur Braphabar disparut comme il était apparu. Il laissait derrière lui une traînée persistante, et ce sillon en suspension dans l'air dégageait une ambiance chargée d'une gravité pesante.

Adrien rebroussa chemin et se dirigea à nouveau vers la chambre qu'il avait quittée juste avant que n'apparaisse monsieur Braphabar. Amour était allongée sur le grand lit rond. Ses yeux mi-clos lui donnaient une apparence d'extrême fragilité. Sa nudité était émouvante. Elle

semblait dormir mais il n'en était rien. Un sourire à peine esquissé se dessinait sur ses lèvres. Elle avait vu Adrien pénétrer dans la chambre et cela la rendait heureuse. Sur le vieux Teppaz rouge granité, un microsillon égrenait les notes de *Smoke gets in your eyes*, interprétée par les Platters. Adrien s'allongea aux côtés d'Amour. Au plafond, les veines du bois racontaient des histoires merveilleuses. Il y avait des visages, des silhouettes, des animaux étranges, ce vieil homme fatigué, et cette femme qui portait sur ses épaules un lourd fagot de branches d'acacia. Et des montagnes, des nuages, et des rivières. Amour écoutait ces mêmes histoires. Elle avait l'air si jeune. Elle se serra un peu contre Adrien, juste pour renouer le contact et Adrien sentit la chaleur ardente d'Amour l'envahir tout entier. Doucement, il s'adressa à elle.

— j'ai croisé monsieur Braphabar, lui dit-il simplement.

— Oui ? rétorqua-t-elle.

— Tu sais, les chats ont des sens que n'ont pas les humains. Il m'a parlé de toi et il avait l'air préoccupé. Il n'a pas voulu me dire la cause de son inquiétude. Il m'a dit que c'était à toi de m'en parler.

Amour restait silencieuse.

— Je t'en prie, Amour, il faut que tu me parles. J'ai besoin de savoir, je m'inquiète pour toi. Monsieur Braphabar est plutôt avare de ses mots mais ne parle jamais à la légère.

Amour arborait maintenant un sourire forcé qui ne trompa pas Adrien. Elle hésita un long moment puis sembla se décider.

— J'ai peur, Adrien. Je ressens des choses bizarres en moi, dans mon corps je veux dire. Des choses que je ne comprends pas et que je n'ai jamais ressenties.

— Tu as mal quelque part ?

— Non, je n'ai mal nulle part. En tout cas pas pour le moment. Je ne sais pas comment te le dire.

— Il le faut pourtant, Amour. J'ai besoin de savoir !

— Oui, Adrien. Je crois... dit-elle avec difficulté.

— Que crois-tu Amour ?

— Je crois que je rajeunis.

— Tu crois que tu rajeunis ?

— Oui Adrien.

— Et c'est grave ? dit-il sur un ton enjoué.

Adrien se sentait rassuré. Il avait été tellement inquiet, il avait craint le pire pour Amour. Maintenant il sentait la pression s'échapper de tout son corps qui s'était crispé, tétanisé, jusqu'à la douleur.

— Je ne sais pas, Adrien, mais ne ris pas, je te parle sérieusement...

La voix d'Amour se fit grave et elle s'était mise à trembler de tout son corps. Adrien la regarda dans les yeux. Elle avait l'air désespéré et l'inquiétude qui avait animé un temps Adrien laissa place à une angoisse subite.

— Je ne comprends pas, dit Adrien désespéré.

— Je sais, dit Amour, tu ne peux pas comprendre, je ne comprends pas moi-même. Il est trop tôt, il faut attendre un peu, mais c'est certain, il se passe quelque chose en moi, dont je ne connais ni la cause, ni la nature. Tu sais, les femmes ont une capacité à ressentir les choses que n'ont pas les hommes. Je crois que je rajeunis mais il faut attendre un peu pour en être sûr.

— Amour, tu ne veux pas que nous allions consulter un spécialiste ?

— Non, Adrien, je ne pense pas que ce soit utile.

— Mais...

— Écoutes, Adrien, peut-être je me trompe, peut-être je n'ai rien du tout. Il est de toute manière trop tôt, et c'est pour cela que je ne t'en ai pas parlé. A quoi bon se faire du souci pour quelque chose qui n'est pas encore avéré. Je veux que tu n'y penses plus pour le moment, que tu ries, que tu m'aimes, que tu t'occupes de moi, j'en ai bien besoin. Pour le reste il faut attendre.

Adrien se rendit machinalement à l'atelier de l'ingénieur, au fond du parc. Il le trouva, une burette d'huile à la main, tentant de mettre au pas une pièce mécanique récalcitrante parce qu'antimilitariste. La machine destinée à traiter la solution aqueuse de kératine que l'ingénieur avait mise au point pour Adrien ne ressemblait à aucune autre machine. Mesurant près de cinq mètres de long, elle était principalement composée d'un accélérateur destiné à accélérer des particules élémentaires pour les projeter contre des cibles lambda. Les collisions ainsi produites donnaient naissance à d'autres constituants élémentaires capables de modifier la structure de la solution aqueuse de kératine, la rendant inerte aux bactéries qui, furieuses, devaient lâcher le

morceau. L'ingénieur s'était inspiré d'une expérience d'irradiation des aliments permettant une stérilisation extrêmement performante. L'accélérateur de particules, de forme oblongue, ressemblant à une ampoule médicale contenant des sérums ou des vaccins, imposait ses cotes à la machine. Des tubulures d'acier doux l'enserraient de toutes parts, permettant au précipité de kératine de se présenter à la bonne température et à la bonne pression sous le feu fourni des particules élémentaires accélérées et de subir ainsi une modification de sa structure. Le succès de l'opération exigeait un nombre important de passages répétés de la solution aqueuse avant qu'elle ne soit prête pour la mise en flacons.

En voyant la tête d'Adrien, l'ingénieur comprit tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond. La burette d'huile toujours en main, il lui en injecta quelques giclées bien placées, lui resserra plusieurs écrous cruciaux, lui décrassa le filtre à tout hasard, mais rien n'y fit, Adrien conservait la même tête catastrophée.

— Que se passe-t'il donc ? demanda l'ingénieur.

— Je viens te voir sur les conseils de monsieur Braphabar. Je suis inquiet pour

Amour. Elle ressent des choses bizarres à l'intérieur de son corps. Elle n'en est pas encore certaine, elle veut attendre encore un peu, mais elle pense qu'elle rajeunit. Monsieur Braphabar était inquiet, et connaissant sa sagesse, son inquiétude m'inquiète. Il m'a affirmé que tu pourrais être d'un très grand secours.

— Elle rajeunit, dis-tu ?

L'ingénieur plongea dans une réflexion dont il ressortit absolument sec car ses réflexions étaient toujours très solides. Il voulut en partager le fruit avec Adrien.

— je crois savoir pourquoi monsieur Braphabar t'a envoyé vers moi. Il a dû m'entendre discuter hier au soir avec le Toubib. Il était question d'une conférence scientifique à laquelle nous avons assisté tous les deux et qui portait sur le vieillissement de l'homme et plus particulièrement sur une protéine spéciale présente dans l'hypothalamus, dont la manipulation semble avoir un impact sur le vieillissement. C'est sans doute à cela que monsieur Braphabar faisait allusion...

— Et toi, qu'en penses-tu ? demanda Adrien.

— Ecoutes, Adrien, il est trop tôt pour discuter de cela. On ne sait rien du mal qui touche

Amour, ni même si c'est un mal. Je crois qu'il faut attendre des éléments permettant d'établir un diagnostic. En l'état des choses il n'y a rien que l'on puisse faire.

— Tu as sans doute raison. Attendons d'en savoir plus.

Une odeur de brûlé presque insupportable leur emplit les narines. La machine venait de s'emballer. Les tubulures d'acier avaient viré au rouge vif sous l'action de la surchauffe. L'accélérateur de particules ronflait comme un clochard ivre mort. L'ingénieur se précipita pour actionner une manette placée sur le pupitre de contrôle, ce qui eut pour effet d'ouvrir une cage métallique d'où surgirent deux douzaines de chats cracheurs d'Amazonie centrale qui encerclèrent rapidement la machine et se mirent à lui cracher dessus avec une ardeur pleine d'allant. La température redescendit bien vite à un niveau acceptable et les choses reprirent leur cours normal. L'ingénieur expliqua à Adrien que ce phénomène se produisait parfois lorsque les particules élémentaires, lassées de la monotonie de leur activité d'accélération, organisaient entre elles des sprints effrénés, pour tuer le temps. Elles se déchaînaient tant et plus, si

bien que l'échauffement supplémentaire qu'occasionnaient ces courses folles provoquait un coup de chaud préjudiciable. Pour y remédier, l'ingénieur renouvelait plus fréquemment les rotations des équipes de particules élémentaires en poste. Grâce à cela elles se montraient plus patientes et ce phénomène de surchauffe en était devenu presque anecdotique.

Chapitre 17

A son retour au château, Adrien monta doucement à l'étage vérifier si Amour avait réussi à s'assoupir durant son absence. Pour ne pas la réveiller, il marcha sur des œufs. Mais c'était des œufs de tortue, beaucoup plus fragiles que les œufs de poule. Il n'y prit pas garde, tant et si bien que les œufs s'écrasèrent sous son poids. Il pataugea dans cette grosse omelette baveuse et entra dans la chambre les souliers jaunis et les pieds trempés. Amour dormait profondément, l'air apaisé, en chien de fusil. La tortue, découvrant l'omelette familiale, poussa des cris d'horreur stridents, pénétrant dans la chambre derrière Adrien, en émettant des grognements agressifs à son encontre, ne laissant subsister aucun doute quant à ses intentions de se venger. Le chien de fusil sauta du lit d'un bond en aboyant et se lança à la poursuite de la tortue qui tourna vite les talons, sans demander son reste. Le fusil, lui, ne quitta pas le lit, la situation ne nécessitant pas le recours à une riposte démesurée. Amour ne s'éveilla pas. Adrien redescendit sur la pointe des pieds qu'il avait pris la précaution de tailler pour l'occasion, dans le

hall du château. Le téléphone, campé sur ses jambes l'attendait depuis un bon moment déjà. Il avait un interlocuteur à lui passer et commençait à s'impatienter. Quand il le vit enfin descendre le grand escalier d'honneur, il se sentit soulagé et déclencha enfin sa sonnette mécanique à double grelot de laiton. Le Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido souleva une paupière, puis l'autre et se rendormit aussitôt. Adrien décrocha le combiné du téléphone qui se trémoussait d'impatience en faisant de petits bonds pour marquer sa réprobation. C'était l'archiviste de la mairie qui appelait. Un paysan qui exploitait une partie des terres du château avait découvert par hasard un coffre en cuir de bibrasse charnue dans une grotte située au cœur de la forêt tropicale jouxtant le château. Il l'avait apporté aux autorités publiques, comme le stipulait le Tome II, Titre IV, Chapitre XXI, Sous-chapitre VII, Section III, Paragraphe XI, Alinéa II de la Loi du Nouveau Code Ancien Bientôt Rénové de Comportement Citoyen, dans son édition la plus récente, — à reliure en veau avec les plats en bois

marquetés, à couverture en velours de Gênes rebrodé d'or et d'argent, cerclée de cuivre et garnie de fermoirs finement ouvragés, de clous polis et de plaques d'ivoire sculptées, à couture sur nerf et tranchefiles cousues à même le dos — qui lui en faisait obligation.

Le fonctionnaire préposé à l'Inventaire avait ouvert le coffre qui fleurait encore un peu, malgré le temps, la bribasse charnue décharnée et mis à jour son contenu. Il n'y avait là rien que des papiers de peu de valeur, sans intérêt pour le Trésor public. Il diligenta alors deux ronds-de-cuir gardechiourmesques restituteurs assermentés, pour replacer le coffre à son emplacement initial, au fond de la grotte. L'archiviste demandait à Adrien de passer à son bureau au plus vite pour signer le bon de restitution de son bien.

Adrien tira la chevillette et la bobinette chut. Un huissier en tenue d'apparat, bonnet à poils d'ours du Sahara, tunique rouge cornichon et cuissardes en peau de sardine sauvage vint lui ouvrir la porte.

— Citoyen Châtelain, le Citoyen Archiviste vous attend dans son bureau, marmonna le poilu. Il tourna trois fois sur lui-même, claqua le

sol de ses deux talons, mit le feu aux poils de son bonnet et conduisit Adrien jusqu'au bureau de l'archiviste, lui ouvrant la porte afin qu'il y pénétre. Après un dernier claquage de sardines, il alla voir le Grand intendant pour qu'il lui signe un bon de délivrance d'un nouveau bonnet à poils pour aller accueillir un autre visiteur.

Assis sur un fauteuil spécialement rembourré par un tapissier de talent dans le seul but de ménager son souffreteux anus hémorroïdaire, le fonctionnaire était penché sur son bureau en Plexifume glacé. Posé sur un sous-main recouvert de peau de cygne prémonitoire reposait une photo de sa fille aînée en train de fouetter un subalterne entièrement nu, mis en disponibilité prolongée pour être venu travailler un jour férié. L'archiviste ouvrit un tiroir auquel il était le seul à pouvoir accéder à l'aide d'une petite clé chromée suspendue à un lacet noué autour de son cou. On y pouvait trouver pêle-mêle, une flasque de cognac en métal argenté, une revue pornographique et des liasses de billets de banque provenant de pots-de-vin qu'il percevait en échange d'un coup de tampon officiel apposé là où il n'aurait jamais dû apparaître. Le maigri-chon gratte-papier plumitif en sortit un registre

crasseux dans lequel il consignait avec méthode les restitutions auxquelles il procédait, à l'aide d'une plume d'ornithorynque trempée dans un sang d'encre. Vêtu d'un costume étriqué qui accentuait encore sa silhouette de maigriot chétif, d'une chemise à plastron empesé de talc, il ressemblait à une sauterelle anorexique, ou peut-être un avorton dénutri. Il n'inspirait pas l'amour, n'attirant pas les hommes, ne tirant pas les femmes. Un fonctionnaire formaté pour l'avancement. De son œil droit il observait fixement Adrien tandis que son œil gauche tentait, mais n'y parvenait pas tout à fait, de scruter son oreille bâbord. Son strabisme divergent n'améliorait pas son image de marque.

— Encore un fervent adepte de Jean-Paul Sartre, se dit Adrien en sourdine.

Le fonctionnaire entreprit de justifier la formalité.

— Voyez-vous, Monsieur, nous sommes tenus de noter dans un registre le détail des biens que l'on nous apporte de manière à assurer une restitution à leur propriétaire s'il n'est pas procédé à une confiscation desdits biens. Vous devrez, lors de la restitution, signer le registre si tous les biens notés vous sont restitués.

— Mais je n'étais pas là lorsque vous avez notés les objets sur ce registre, qui me dit que vous avez tout noté ? S'enquit Adrien.

— Personne Monsieur, répondit le fonctionnaire.

— Mais alors...

— Je suis assermenté, Monsieur, donc ce que je dis est vrai, c'est tout. Désirez-vous entamer une procédure judiciaire à mon encontre, Monsieur ?

— Pas le moins du monde, je vous assure. Ce n'était là qu'une manière de dire quelque chose, bredouilla Adrien.

— Très bien alors, Monsieur. D'autres ont essayé. Ils ont eu de sérieux problèmes. Il ne faut pas jouer avec cela. C'est un conseil que je vous donne, croyez-moi, Monsieur.

Il reprit aussitôt :

— Vous pouvez aller récupérer votre bien. Vous trouverez sur place deux ronds-de-cuir gardechiourmesques que j'ai dépêchés. Vous ferez l'inventaire avec eux et vous signerez le registre. Au revoir Monsieur, dit le jean-foutre sur un ton de crécelle.

Chapitre 18

Les deux ronds-de-cuir gardechiourmesques encadraient l'entrée de la grotte, dans la forêt tropicale du château. Ils portaient une redingote longue en feutrine noire sur un pantalon retroussé court du même tissu dépassant à peine le genou, ainsi qu'une chemise de Tergal bleu mer Rouge. Ils tenaient à la main un long bâton noueux au fût de néflier scarifié au couteau, surmonté d'un buste en corne blonde de louvridelle athée, à l'effigie du maire en exercice. Un bicorné lustré de cuir noir de timisore du Berry, orné du Grand Colifichet de l'Ordre des sbires, recouvrait leur crane rasé et luisant, transpercé de part en part d'un long clou rouillé. Le clou n'est jamais rouillé à sa mise en service, mais soit il est trop long, soit le bicorné est trop court, et sans protection efficace contre la pluie, la rouille s'installe vite. C'est la raison pour laquelle les ronds-de-cuir gardechiourmesques sont en permanence sous antibiotiques.

Adrien signa le registre et les deux idiots prirent congé. Au fond de la grotte, le coffre lui tendait les deux bras. Adrien, de nature plutôt réservée, se contenta de lui serrer une main, de

la pointe des phalanges, évitant ainsi d'ardentes effusions auxquelles il ne souhaitait pas souscrire. Il y avait là toutes sortes de papiers de famille, plus ou moins officiels, des correspondances, des factures, des actes notariés. Le regard d'Adrien fut attiré par un épais papier jauni, plié en quatre tout au fond du coffre. Il s'agissait d'une carte à demi effacée, mais encore lisible. C'était un plan de la grotte, qui se prolongeait par un réseau de passages souterrains s'enfuyant en tous sens et dont certains rejoignaient différents lieux du château. Adrien n'avait jamais eu vent que des souterrains partaient du château.

Le coffre en cuir de bribasse charnue étant trop lourd pour Adrien, il empocha le plan puis rejoignit le château à travers bois en suivant un vol de *pracubus sirupeux* qui se dirigeait vers le sud. Croisant Pacifique sur le perron du château, il le héla.

— Pacifique, s'il te plaît, voudrais-tu aller tout de suite à la caverne de Mélusine ? Tu y trouveras un coffre en cuir de bribasse charnue que tu me rapporteras au château.

Pacifique voulut s'exécuter sur le champ, mais Adrien l'en dissuada, lui expliquant qu'il

avait encore besoin de lui, Lazarine aussi, et que s'il faisait cette bêtise il laisserait derrière lui plein de gens malheureux. Renonçant donc à s'exécuter, Pacifique se contenta d'obéir à l'ordre d'Adrien et partit à l'assaut de la forêt.

Chapitre 19

Adrien monta à l'étage par le grand escalier d'honneur. De chaque côté, une haie de tirailleurs sénégalais montés à quatre épingles tira une salve de vingt et un coup de tromblon en son honneur. De la poudre de plâtre tomba abondamment du plafond, mais Adrien n'y prêta pas attention. Au fond du couloir, Monsieur Braphabar était assis, l'air abattu comme jamais. Il regardait Adrien d'un air affligé. Adrien n'osa pas le questionner, mais surgit en lui une angoisse soudaine tandis que son estomac se nouait subitement à la seule vue de Monsieur Braphabar. Il hâta le pas machinalement, sentant perler à son front des gouttes de sueur.

Il ouvrit délicatement la porte de la chambre et entra. Amour dormait dans la pénombre du soir. Il entendait sa respiration, paisible et régulière. Elle était couchée sur le côté. Doucement, Adrien s'approcha, prit un fauteuil, le posa tout près du lit et s'assit à côté d'Amour. Elle avait repoussé la couverture de laine et était recouverte du seul drap de coton blanc. Son visage était aussi sous le drap et Adrien ne voyait que ses formes que l'étoffe épousait avec précision.

Elle dormait à poings fermés. Il s'était inquiété inutilement. Il se sentait bien, assis à ses côtés, veillant sur elle, ayant l'impression de la protéger, de faire rempart de son corps à toute force maléfique qui voudrait lui faire du mal. bercé par la respiration d'Amour, Adrien s'assoupit, tombant dans une somnolence, entre conscience et endormissement. Il était heureux, dans un état de plénitude et de félicité totale. Il s'endormit profondément dans son fauteuil. Au bout d'une heure, il s'éveilla et ouvrit les yeux. Amour dormait toujours. Elle n'avait pas changé de position. Adrien était plongé dans ses pensées lorsque quelque chose attira son attention à son insu. Il avait les yeux posés sur Amour et se sentait intrigué, sans comprendre pourquoi. Soudain il se leva d'un bond avec une énergie telle que le fauteuil se renversa. Les yeux d'Adrien étaient exorbités, son visage livide.

S'approchant tout près du lit, il agrippa le drap et le fit glisser lentement, découvrant peu à peu le corps d'Amour. Le visage d'Adrien se décomposa encore plus. Il releva mécaniquement le fauteuil sans quitter Amour des yeux, et s'effondra sur lui. Il était tétanisé, pétrifié d'horreur.

Là, sous ses yeux, Amour avait douze ans !

Chapitre 20

Dans l'atelier de l'ingénieur, l'accélérateur de particules accélérât les particules. Tout tournait parfaitement rond. Les flacons de kératine s'entassaient, et l'ingénieur s'ingéniait à trouver des solutions nouvelles. Lorsqu'il aperçut Adrien arriver en courant, l'ingénieur comprit tout de suite qu'il s'était passé quelque chose et qu'il s'agissait d'Amour. Elle seule pouvait le mettre dans un état pareil.

— Que se passe-t-il donc, Adrien ? demanda l'ingénieur.

— C'est Amour ! Glapit Adrien.

— Qu'a-t-elle donc ?

— Elle a douze ans.

— Douze ans ?

L'ingénieur posa sa burette d'huile, et prenant Adrien par les épaules, l'entraîna à l'extérieur de l'atelier. Il y avait, aux abords, un vieux banc à lattes vers lequel l'ingénieur attira Adrien et le fit asseoir, s'asseyant à ses côtés.

— J'étais à ses côtés, elle dormait et je l'observai. J'ai été intrigué et j'ai doucement retiré le drap. Elle a douze ans. C'est Amour et ce n'est plus Amour. Je crois que je deviens fou.

— Etait-elle réveillée ? demanda l'ingénieur.

— Je ne crois pas. Je me suis précipité tout de suite chez vous.

— Nous devrions aller à son chevet. Son réveil pourrait être brutal. Il serait bon qu'elle soit entourée, venez, Adrien, allons-y.

Ils se précipitèrent au château, dans la chambre d'Amour. Toujours dans le lit, Amour était réveillée et regardait les deux hommes en souriant.

— Bonjour les garçons, dit-elle. Que se passe-t-il ?

— Tout va bien, Amour. Toi, comment te sens-tu ? Adrien s'exprimait avec beaucoup de difficulté.

— Je me sens très bien, Adrien, mais toi tu as l'air bouleversé...

— Ecoutes, Amour, tu avais raison, je crois bien que tu as rajeuni...

Intriguée, Amour se leva, se dirigea vers la coiffeuse et s'assit devant elle.

— Oui, c'est vrai, j'ai beaucoup rajeuni.

Amour prononçait ces paroles sans qu'on puisse déceler le moindre trouble dans sa voix. Comme si tout cela était naturel. Elle avait au

contraire un air plutôt enjoué. Elle noua ses cheveux en deux nattes de petite fille, s'approcha d'Adrien et l'embrassa sur la joue.

Adrien ne trouva rien à dire. C'était une situation cauchemardesque. L'ingénieur fut le premier à reprendre ses esprits, là où il les avait posés quelques instants plus tôt. Il pressa l'avant-bras d'Adrien pour le rassurer et lui faire comprendre qu'il allait prendre les choses en main, puis s'adressa à Amour.

— Amour, je dois aller vérifier le fonctionnement de ma machine. Tu ne l'as encore jamais vue, je crois. Tu veux bien m'accompagner jusqu'à l'atelier ?

— Oui, bien sûr monsieur l'ingénieur, répondit-elle.

— Tu peux m'appeler Boris, tu sais...

— D'accord, Boris, je vous accompagne.

Adrien se retrouva seul dans la chambre. Il avait du mal à accuser le coup. Il faudrait qu'il puisse réunir suffisamment de preuves et de faits tangibles avant d'engager des poursuites à son encontre.

Il pensa à Amour. Elle l'avait mis au courant depuis plusieurs semaines déjà sur le fait qu'elle

pensait rajeunir. Mais Adrien n'avait pas imaginé un instant que ce puisse être aussi soudain. Il pensait que ce rajeunissement serait progressif, constant et régulier. Passer en quelques heures de vingt quatre ans à douze ans dépassait toute intelligence. Se sentant totalement désespéré, Adrien marqua un temps d'arrêt au fer rouge, et celui-ci, surpris poussa un cri strident de douleur, puis Adrien se dit que tout pourrait être bien pire, qu'après tout Amour ne semblait pas souffrir, n'avait pas même paru étonnée en découvrant sa nouvelle apparence dans le miroir. Qu'est-ce qui comptait le plus ? Qu'elle ait vingt-quatre ans ou qu'elle soit en vie et près de lui ? Il essaya de se rassurer encore en se disant que l'ingénieur allait se montrer à la hauteur de la situation. Monsieur Braphabar avait bien souligné l'aide précieuse que l'ingénieur leur apporterait.

Ce dernier réapparut dans le grand salon du château, où Adrien l'avait précédé depuis quelques minutes, tentant encore de relativiser les événements qui venaient de se produire au château. L'ingénieur prit place sur un fauteuil crapaud qui ne s'y attendait pas et coassa un bref instant puis se tut.

— Où est donc Amour ? s'inquiéta Adrien.

— Ne vous inquiétez pas, Adrien, elle va bien. Elle est dans le parc, elle joue à la balançoire, c'est de son âge, dit l'ingénieur.

— Boris, je vous en prie, dites-moi vite ce qu'elle vous a dit et ce que vous en pensez, supplia le châtelain.

— Elle m'a accompagné à l'atelier, et tout le long elle a joué à la marelle, et j'ai dû l'attendre souvent. Chemin faisant, elle n'a pas cessé de me parler de vous, Adrien. Elle vous est très attachée et je pense qu'elle est toujours, ou déjà, amoureuse de vous. Bien sûr, elle le manifeste différemment, elle a douze ans, mais cela saute aux yeux.

— Mais que comprend-elle de ce qui lui arrive ?

— Vous savez, Adrien, c'est très curieux comme situation. Vous et moi somme déroutés. Mais à bien y réfléchir, nous sommes étonnés parfois lorsque nous croisons un miroir. Nous nous disons que nous avons pris un coup de vieux, et l'image qui nous est renvoyée nous perturbe car nous ne nous étions jamais vu sous cet aspect-là, tout nouveau. Pour Amour, cela semble très différent. Quand elle s'est vue dans

le miroir, elle n'a pas cillé. L'image que lui renvoyait le miroir lui était familière puisqu'elle a été celle-là. N'avez-vous pas remarqué combien les adultes ont dix-huit ans dans leur tête, même à l'hiver de leur vie ? Nous gardons cette image de la jeunesse et ce qui nous heurte c'est cette image vieillissante que nous rejetons de toutes nos forces parce qu'elle nous dérange. Amour est toujours la même. Elle vit dans le même monde. Rien n'a changé dans les relations qui l'unissent aux autres, et pour commencer, à vous. La seule différence est qu'elle a douze ans et un comportement correspondant à son âge. Par exemple elle est très amoureuse de vous mais elle n'est pas encore à l'âge où vous pourriez la tourner et la retourner une bonne partie de la nuit comme une crêpe, la saupoudrer et la rouler. Pour le reste, on peut considérer qu'elle a douze ans en étant très mûre comme l'adulte qu'elle est en réalité.

— Mais, Boris, comment pensez-vous que je doive agir avec elle ?

— Adrien, vous devez agir exactement comme auparavant en adaptant simplement vos gestes à l'âge qu'elle paraît avoir mais qui n'est pas vraiment le sien.

— Que peut-on faire ?

— Il faut réfléchir, comprendre de quoi il s'agit, trouver ce qui va advenir. Je vais contacter le Toubib pour qu'il vienne immédiatement. Il faut faire un diagnostic pour trouver un traitement, une parade. Nous ne savons encore rien de l'évolution possible de cette maladie. Je suis très inquiet. Il faut aller vite, très vite. Adrien, je vous laisse avec Amour. Je vous revois bientôt avec le Toubib.

Chapitre 21

Dans le parc du château, Amour se balançait gracieusement dans la brise du soir. Avant de partir, l'ingénieur avait informé tous les habitants du château de ce qui était arrivé à Amour. Il leur demanda de l'entourer précautionneusement pour la ménager et l'assister en cas de besoin. Nymphe lui avait apporté des vêtements plus adaptés à sa nouvelle morphologie. Les deux filles vinrent à la rencontre d'Adrien. Amour mit sa main dans celle d'Adrien. Il avait un peu de mal à s'adapter à la situation. Nymphe aussi. Elle fréquentait déjà Amour lorsqu'elles avaient toutes les deux douze ans. Elle était un peu désorientée. Adrien regarda Amour dans les yeux. Elle sentit la chaleur envahir son visage et détourna vite la tête, mais Adrien avait vu son visage s'empourprer et un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

Chapitre 22

L'ingénieur et le Toubib arrivèrent au château dès le lendemain en fin de matinée. Ils s'enfermèrent aussitôt dans l'atelier de l'ingénieur dont ils ne sortirent que vers vingt heures lorsque Pacifique, à la demande d'Adrien, vint les chercher pour le dîner.

Dans la salle à manger du château, Lazarine avait dressé la table, sous l'œil émoustillé du Prince qui risquait le torticolis chaque fois que Lazarine se trouvait dans une position avantageuse. Lazarine avait remarqué le manège du Prince depuis bien longtemps. Elle savait qu'elle ne risquait rien, que le Prince ne pourrait jamais s'extraire de son cadre doré. Elle prenait un malin plaisir à attiser sa concupiscence en forçant un peu l'indécence.

Tout au long du repas, l'ingénieur et le toubib observèrent le comportement d'Amour, à la recherche d'indices qui leur permettraient de nourrir une réflexion sur le mal qui la tenaillait, mais ils restèrent sur leur faim. Après le repas, le toubib ausculta Amour, et comme il s'y attendait, ne releva aucun indice propice à poser un

diagnostic. Ils retournèrent à l'atelier où ils palabrèrent une bonne partie de la nuit. Le Toubib s'était installé à l'atelier dans une chambre rudimentaire que Pacifique lui avait aménagée à la hâte, sur sa propre demande. L'ingénieur, lui, continuerait à dormir dans sa chambre, au château.

Le lendemain, on ne les vit pas de la journée. Ils avaient étudié de près le rapport des travaux qui avaient été menés sur la protéine de l'hypothalamus qui accélérail le vieillissement. Les tests réalisés avaient clairement établi que la prolifération de cette protéine accélérail le processus de vieillissement alors que sa neutralisation le ralentissait.

Durant les jours qui suivirent, l'ingénieur et le Toubib s'immergèrent dans de savants calculs. Ce ne fut plus qu'une valse sans fin de résolutions d'équations, de théorèmes fondamentaux, de modélisations moléculaires, de probabilités de survenance, d'algorithmes d'approximation et d'hypothèses d'évolution. La conclusion fut que la manipulation du flux de la protéine dans l'hypothalamus ne semblait pas être une bonne voie pour le Toubib. Pas assez puissante. Il fallait trouver le moyen d'accélérer le

vieillissement dans des proportions bien plus importantes que la simple prolifération de la protéine. Il fallait modifier sa structure même pour décupler ses propriétés de vieillissement. La seule voie qui leur était ouverte pour atteindre cet objectif et parer au plus pressé, était de modifier la machine de l'ingénieur et bombardier, grâce à son accélérateur de particules, des parties précises de l'hypothalamus afin de modifier la structure de la fameuse protéine.

Le lendemain les deux hommes s'attelèrent sans délai à cette tâche. Il n'y avait pas de temps à perdre. Entre le moment où Amour avait commencé à ressentir un changement en elle et le moment où elle perdit douze années d'un coup, il s'était écoulé une vingtaine de jours. Il était raisonnablement plausible, — car même si l'on nageait dans l'inconnu, on était obligé de prendre cette hypothèse en considération — que dans vingt jours elle perde à nouveau douze années, ce qui la ramènerait au jour précis de sa naissance. Bombarder l'hypothalamus d'Amour ne semblait pas poser de problème technique particulier, mais nécessiterait

une série de réglages arbitraires qu'Amour devrait subir, et qui étaient possiblement de nature à mettre sa vie en danger.

Ce fut l'ingénieur, connu pour ses prédispositions à la diplomatie et son talent pédagogique, qui se chargea de parler à Amour, lui expliquant les tenants et les aboutissants du traitement qu'ils voulaient lui appliquer. Il lui parla comme à une adulte qu'elle était au fond d'elle-même.

Chapitre 23

La vie au château continuait malgré tout, mais l'ambiance n'y était plus. Elle avait choisi de fuir vers des lieux plus sereins, où des champs spontanés éructent des tapis de fleurs alignées en rangs serrés parfaitement réguliers, toutes à l'apogée de leur épanouissement, des bleues, des rouges, des jaunes à tour de rôle, renouvelées à intervalles courts et réguliers en une rotation mécanique parfaitement huilée et rodée, les anciennes s'éclipsant à l'instant précis où émergent les nouvelles.

Adrien était assis dans son bureau devant une petite table Louis MDCCCXXXII en noyer à grain serré, aux pieds tournés en torsade, réunis au-dessus du gros orteil par une entretoise surmontée d'une toupie enfichée sur un dé de raccordement. Il avait machinalement saisi la toupie et distraitement jouait un peu avec elle. Au bout d'un moment, le dé de raccordement qui avait vu sa toupie le quitter, pris d'un sanglot de chagrin, relâcha un instant l'effort constant qu'il exerçait habituellement pour soutenir l'entretoise qui réunissait les quatre pieds

pour former cet ensemble harmonieux qui caractérise le style Louis MDCCCXXXII. L'entretise ne se sentant plus soutenue et souffrant de ce manque cruel de solidarité se laissa choir de dépit par terre, causant ainsi un désordre généralisé. La petite table s'écroula comme un château de cartes et fut bien vite réduite à un amas de pièces détachées entremêlées.

Adrien, furieux de s'être laissé prendre une fois encore poussa un juron.

— Crotte ! dit-il avec concision.

Il en fut quitte pour remonter la table, ce qu'il fit en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, étant devenu, au fil du temps, un éminent spécialiste de l'assemblage des petites tables Louis MDCCCXXXII.

Le bureau donnait sur la cour du château par l'entremise d'une double porte-fenêtre à simples petits carreaux. Sur la pelouse, Amour, vêtue d'une robe en cotonnade imprimée de chez Laura Ashley, chaussée de souliers vernis à la Robolet, armée d'un maillet de bois, jouait au croquet avec Nymphé et Lorenzo. Elle poussait de petits cris de joie chaque fois qu'elle parvenait à pousser une boule sous un petit arceau de fer. Adrien était malgré tout heureux de voir

Amour en bonne santé. Il semblait moins affecté par le coup du destin qui s'était abattu sur le château. Il avait confiance en l'ingénieur et le Toubib. Il pensait qu'Amour allait guérir.

Adrien sortit du tiroir de la petite table le plan de la grotte qu'il avait trouvé au fond du coffre en cuir de braise charnue que l'archiviste de la mairie lui avait restitué et que Pacifique avait ramené au château. Sur le plan, une bonne douzaine de souterrains étaient matérialisés, dont quatre reliaient la grotte au château.

Adrien remarqua que des inscriptions manuscrites en pattes de mouche jonchaient le papier jauni. Il saisit sur la table une curieuse loupe à magnifier horizontale, en bakélite, dont le grossissement est obtenu en faisant coulisser la lentille convergente enchâssée dans un support, sur trois axes verticaux de laiton. Dans un coin du plan, une inscription faisait allusion à des mitraterres, qui selon toute vraisemblance semblaient être remises dans l'un des souterrains. Le graffiti précisait qu'elles appartenaient au Baron Wilfried Manfred Albrecht Von Richthofen Von Hotetagen Kejstadt, cousin germain du Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de

Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido.

Adrien décida de mener une excursion dans les souterrains, à la recherche des mitraterres. Il devait bien cela à monsieur Braphabar. Il prépara un sac de toile de jute tout à fait adapté à ce genre d'expédition. Sur le jute de couleur tabac de Havane était effectivement imprimé en noir et en majuscules à bâtons, la mention « Sac d'expédition pour recherche de mitraterre ». Cela tombait on ne peut mieux, mais l'inscription ne précisait pas s'il s'agissait de mitraterre à mulode crovertive ou à miture hatétoire, cette dernière ne présentant aucun intérêt notable.

Monsieur Braphabar chauffait sa vieille carcasse au soleil, étendu de tout son long sur la branche la plus basse d'un frafalus mordoré d'Ouzbékistan qui bordait l'entrée principale du château, à proximité de la grande grille de fer forgé par endroits dorée à l'or fin 18 carats. Adrien savait qu'il aimait à y somnoler chaque fois que le soleil répondait à l'appel. Ce matin-là le ciel était couvert de farandoles de nuages envahissants. Adrien sortit de la poche intérieure droite de son veston grillagé, un sifflet en canisse de Piémanson avec lequel il émit un son

strident comme un cri de baleine de parapluie. Le soleil l'entendit et répondit à l'appel. Adrien n'eut ensuite aucune difficulté à trouver monsieur Braphabar.

— Monsieur Braphabar ?

— Oui, Adrien, je suis ici. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je voulais vous emmener en expédition avec moi. Je vais explorer des souterrains qui relient le château à la grotte de Mélusine. En connaissiez-vous l'existence, monsieur Braphabar ?

— Pas le moins du monde, répondit monsieur Braphabar, l'air étonné. Et pourtant je croyais connaître le château parfaitement. Et qu'allez-vous chercher dans ces souterrains, Adrien ?

— Des mitraterres tropicales, monsieur Braphabar.

— Des mitraterres tropicales ?

— A mulode crovertive...

Sous l'effet de la surprise, monsieur Braphabar perdit l'équilibre et tomba de sa branche de fra-falus mordoré d'Ouzbékistan.

— Vous voulez plutôt dire à miture haté-toire, Adrien ?

— Non, monsieur Braphabar, je dis bien à mulode crovertive.

Monsieur Braphabar blêmit, ce qui pour un chat noir, paraît bien peu convenu.

— J'ai mis la main sur un plan qui décrit des souterrains et fait état de mitraterres tropicales en précisant qu'elles possèdent des mulodes crovertives. J'ai tout de suite pensé à vous, monsieur Braphabar.

Monsieur Braphabar semblait très excité, ce qui ne lui ressemblait guère.

— C'est très aimable de votre part, Adrien. Je crois que vous avez compris ce que représente pour moi la possession d'une mitraterre tropicale à mulode crovertive. Je l'ai cherchée toute ma vie.

Adrien acquiesça.

— Je vous propose de partir demain matin, si vous en êtes d'accord, monsieur Braphabar.

— Je serai prêt, Adrien.

— Retrouvons-nous à neuf heures dans la cave de la tour Ouest du château, monsieur Braphabar.

— J'y serai sans faute.

Chapitre 24

Engoncé dans son cadre doré montrant des signes de délabrement et de décrépitude de plus en plus inquiétants, le Prince s'ennuyait à mourir mais c'était là une éventualité bien extravagante puisqu'il était mort depuis déjà fort longtemps. Lorsque la grande salle à manger du château était désertée, il se repassait en boucle dans sa tête le film de sa vie, en noir et blanc, car le cinémascope couleur n'existait pas encore au dix-huitième siècle. Parfois, un coléoptère aquatique envahissant voletait autour du cadre, tourbillonnait en vrille et bourdonnait à l'envi, émettant une stridulation et un frottement d'élytres insupportables. Éminemment agacé, le Prince lançait alors un bras rageur à l'extérieur du cadre, dans la salle à manger. Sa main courroucée se refermait comme un piège sur le misérable insecte. Approchant son poing serré tout près de ses lèvres, il gobait la bestiole à l'intérieur de sa bouche, l'écrasait entre deux molaires plombées dans un bruit sinistre de craquement cartilagineux, et finalement la recrachait d'une puissante et précise giclée virile, précisé-

ment au centre de la pièce, prenant un air dégoutté mais transpirant une satisfaction non feinte. Le Prince Paco Y Ibanez De la Toscana de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido était autrefois un chaud lapin. Il avait consacré la majeure partie de sa vie à trousser des jupons, de jeunes, de vieilles, de jolies, de moches, de grasses, de maigres, de blanches, de noires, de jaunes et de bleues, de valides, d'handicapées et même de quelques Écossais et d'un prêtre traditionaliste en soutane, collet monté et crucifigie de Barbarie. Quand il les eut tous troussés, il s'en prit aux bonnes sœurs à cornette, et même aux pommes de terre en robe des champs. A quatre-vingt-deux ans, il culbutait encore quelques soubrettes au château. A cent trois ans, il poursuivait Adrienne, la vieille cuisinière, de ses assiduités coupables. A cent vingt-sept ans, encore vert, il se débrouillait tout seul. Il mourut en 1798, à l'âge de cent quarante et un ans, des suites d'une blennorragie mal soignée, attrapée au bordel du coin de la rue des Fantasques. A cette époque les médecins vous faisaient avaler des mixtures à la poudre de Perlimpinpin, et dans les cas les plus graves, pratiquaient joyeusement

des saignées qui vous guérissaient généralement définitivement de la vie. Depuis deux cent quinze ans donc, il bavait un peu, confiné dans son cadre déglingué, en regardant passer les femmes du château, comme les vaches regardent passer les trains.

Chapitre 25

Au petit matin, Pacifique avait entassé dans le sac de jute sérigraphié, les ingrédients qui seraient nécessaires à Adrien et monsieur Braphabar pour mener à bien leur expédition dans les souterrains du château. Il y avait tout d'abord une ventouse à radibus. Ce précieux ustensile avait été inventé et mis au point par l'ingénieur qui aimait beaucoup ingénier lorsqu'il parvenait à libérer suffisamment de temps, ce qui était plutôt rare car les temps ne vivant pas en troupeau, il ne parvenait à en libérer généralement qu'un seul à la fois, ce qui est tout à fait insuffisant pour pouvoir ingénier quoique ce fût. La ventouse à radibus leur serait précieuse s'il advenait qu'ils en rencontrent une colonie sauvage dans les souterrains. Une seule ventouse en pleine forme, motivée et bourrée de bonnes intentions pouvait se charger d'éradiquer à elle seule une bonne douzaine de radibus à la demi-heure. Il y avait aussi un croc-en-jambe rétractable à double crochet surdentelé particulièrement acéré qu'ils pourraient toujours utiliser pour se divertir, s'ils croisaient quelques vieilles femmes ou quelque handicapé en promenade.

Pacifique avait aussi glissé plusieurs rouleaux de billets de mille galettes royales au cas où ils auraient besoin d'argent pour se racheter une conduite s'ils venaient à s'écarter du droit chemin ou pour acheter une mitraterre à monsieur Braphabar. Bien entendu les billets étaient faux et même assez grossiers, mais comme cette monnaie n'existait nulle part et n'avait pas cours, personne ne serait en mesure de déterminer qu'ils étaient faux. Pacifique n'oublia pas d'inclure dans ce paquetage de quoi se nourrir le temps que durerait le périple. Salades de pieds de hérisson fourrés en vinaigrette, gratteculs au tapioca germé servis au bout de leur ronce, et confiture de termites grillées et sautées à l'huile de paparre de qualité supérieure, celle des vierges rousses.

Tout était fin prêt quand Adrien arriva, un petit peu avant neuf heures du matin. Après qu'il eut prononcé trois avées et deux patères en latin sud-lunaire ascendant clérical pour se donner du courage, il rejoignit monsieur Braphabar qui l'attendait patiemment dans la cave de la tour ouest du château. Adrien avait revêtu une combinaison en polyamide 66 bleu citron pressé

et sa tête était enserrée dans la courroie élastique d'une lampe frontale à pales.

Monsieur Braphabar avait revêtu, quant à lui, son poil félidé de tous les jours, simplement, sans ostentation, sans tambour ni trompette, car ses parents n'avaient pas eu l'idée de l'initier à ces instruments de musique percussocuivre, mais tout de même avec son cancrelat à piston bidirectionnel, qu'il ne quittait jamais et qu'il avait toujours travaillé depuis le début de son apprentissage, aux aurores de sa vie.

Ils prirent la route, sans se demander le moins du monde si elle ne pourrait pas manquer à d'autres, empruntant sans intention de la rendre, une porte dérobée à son propriétaire, que cachait une tenture représentant Bokassa Ier, empereur de Centrafrique par la volonté du peuple centrafricain, pratiquant la manducation post-mortem du corps des sapeurs-pompiers de Bangui, tendue contre le mur concave du fond. Le souterrain était étroit et sale. Un long boyau aux parois lisses et gluantes, molles et chaudes, translucides et diaphanes, aux entrailles regorgeant de joyeux piétons et de riches équipages. Au bout d'une centaine de mètres, le boyau redevenait corridor minéral noir et dur, et une

porte métallique cloutée de bronze martelé et poli, travaillée en dentelle par la rouille et couverte d'hydrocarbonate vert-de-gris barrait, au feutre noir, l'accès à une vaste pièce. Adrien poussa la porte qui s'ouvrit à l'intérieur de la pièce avec un grincement de dentier mal ensui-fé. Ils tombèrent au beau milieu d'une séance plénière du Conseil d'Administration du Souterrain, qui se déroulait en audience publique. Les administrateurs se tenaient autour d'une table ronde comme une queue de pelle qui aurait fait la nouba toute la nuit, placée exactement au centre homothétique de la pièce. Quelques rares spectateurs se tenaient assis sur des strapontins à poil laineux, disséminés à espaces réguliers contre les murs. Le Président du Conseil d'Administration était bicéphale. Il s'était fait ajouter une seconde tête par marcottage. Il était président de deux des souterrains. Avant son opération, il avait eu beaucoup de difficulté à gérer les deux assemblées. Tout se mélangeait confusément dans sa tête. Après l'opération, tout allait mieux. Il était alors allé voir un chapelier pour se faire fabriquer deux couvre-chefs sur mesure afin de chapeauter plus facilement le tout. Sa tête droite adoptait un port altier à la

hauteur de sa fonction, tandis que sa tête gauche, non concernée par ce souterrain, reposait sur son épaule gauche, ronflant légèrement, plongée dans un profond sommeil. Il prit la parole :

— Je déclare ouverte l'assemblée générale publique, et demande aux membres de cette honorable assemblée de répondre chacun à son tour à l'énigme introductive. Comme vous le savez, si l'un d'entre vous ne répond pas correctement à l'énigme, il n'est plus digne de siéger dans cette assemblée et devra en subir les conséquences.

La deuxième tête du Président, celle qui dormait, sembla esquisser un léger sourire, les yeux clos mais les poils du nez dressés. La première tête énonça l'énigme aux membres du bureau.

— On peut me briser rien qu'en prononçant mon nom, que suis-je ?⁴

Un seul n'avait pas de réponse.

— Je donne ma langue au chat ! dit-il.

Sitôt dit, sitôt fait. Monsieur Braphabar ne montra pas beaucoup d'enthousiasme, mais

⁴ Non, vous n'aurez pas la réponse. Si vous n'êtes pas capable de la trouver, alors fermez tout de suite mon livre, vous perdez votre temps et vous m'offusquez.

ayant été victime d'une éducation très stricte en matière de relations sociales, la politesse eut le dessus et il mangea la langue sans un mot.

Les autres membres du bureau du conseil d'administration s'accordèrent à penser que la perte de sa langue était une punition suffisante, d'autant que volontaire et se contentèrent de chasser le paria de la chambre de délibération, lui arrachant ses galons dorés et ses bretelles de quart de chef. Son pantalon lui tomba sur les chaussures et l'assemblée toute entière se gaussa de lui et le hua en riant et en le poussant vers la sortie. Les membres du Bureau reprirent une attitude plus conforme à la dignité de la fonction. Parmi eux, il y avait un personnage sans tête très jaloux du Président qui en avait deux. Il avait perdu la tête, et avait été interné durant vingt-sept années dans un asile dont il s'était finalement échappé. Il s'était réfugié dans le souterrain et on l'avait chargé d'autopsier les animaux morts qu'on lui signalait dans le souterrain. Il y avait aussi un sculpteur sur os. Il sculptait les innombrables ossements qui jonchaient les recoins du souterrain. C'étaient les squelettes des nouveau-nés de la quasi totalité des bonniches qui avaient officié un jour ou

l'autre au château et s'étaient faites engrosser par leur patron, mais aussi d'une bonne partie des femmes qui avaient eu la malencontreuse idée de franchir le portail du château et subirent le même sort du temps où le Prince y sévissait encore. Il y avait encore un tailleur d'allumettes qui taillait des allumettes sur mesure pour tenir ouvertes les paupières des habitants du souterrain si mal éclairé. Au bout de quelques semaines les paupières ne font en effet plus l'effort de tenir les yeux ouverts, pour finalement pas grand-chose, au bout du compte. Au fil du temps, il a amélioré sa gamme, l'enrichissant de nouveaux modèles très tendance qui connurent un franc succès. Il y avait aussi une jolie fille qui ne savait pas dire non. Elle aurait bien voulu mais personne ne lui avait jamais appris le mot non. Bien sûr, la faune du souterrain toute entière, toutes espèces confondues en tira un profit égoïste toujours renouvelé, à tel point que la fille, sans cesse sollicitée, ne trouvait plus le temps de manger ni de dormir. Sa santé et sa beauté en pâtirent bien vite, et devenue moins attractive, elle dût bientôt supplier les uns et les autres pour qu'on la prenne. Elle aspirait pourtant à tout autre chose dans la vie, mais elle ne

voulait pas rester inactive et n'avait pas d'autres compétences que la sienne. Les radibus eux-mêmes tentaient d'en abuser. Ces radibus civilisés, appartenant à la branche fréquentable de l'espèce, tenaient à vivre en bonne intelligence avec les autres habitants du souterrain. La plupart se faisait embaucher pour des tâches subalternes de nettoyage. Ils bouffaient alors les détritus et les excréments environnants et produisaient à partir de cette nourriture de choix, des boulettes de combustible pour l'hiver, qu'ils régurgitaient comme les pelotes de réjection des chouettes effraie. On croisait encore, dans ce souterrain, des taupes automates qui creusaient des cheminées verticales vers l'air libre pour évacuer les fumées des poêles à boulettes rati-busiennes et entretenir le réseau d'aération indispensable pour assurer une vie souterraine relativement salubre. Elles étaient en métal embouti peint multicolore et disposaient dans le dos d'un remontoir mécanique à ressort à lame enroulée boulée, que manœuvraient régulièrement les radibus de qui l'on avait étendu les compétences à cette tâche ingrate, certes, mais dont on ne pouvait faire l'économie.

Pendant que le Président énonçait l'ordre du jour, un scribouillard plumitif frêle, aux épaules droites et aux cheveux gominés d'une pommade à base de fiente merdeuse de porképicatlope extrapolé et de guifrine commune sublimée, aux lèvres de femme hélique, et au nez pincé par un crustacé décapode qui passait par là de manière fortuite, attiré par une forte odeur musquée de marée basse que dégageaient quelques-uns des actionnaires à l'hygiène négligée, était consciencieusement occupé à fourbir ses crayons à mine patibulaire, se préparant à coucher les interventions de l'assemblée sur une feuille de papier vierge, lorsqu'un officier de la brigade des mœurs fit irruption, muni d'un titre exécutoire et exécuta le scribouillard de deux balles dum-dum à fragmentation querelleuse, l'une dans le lobe droit, l'autre dans le lobe gauche de son cervelas qui se retrouva ainsi truffé et pistaché. La feuille de papier vierge était en effet mineure et de ce fait impropre à l'utilisation qu'envisageait le scribouillard et que la société réprouve. Une paire de radibus vînt dévorer le corps du scribouillard aussitôt que l'homme sans tête, qui, par chance se trou-

vait sur les lieux, eut procédé à l'autopsie du cadavre. Le règlement intérieur prévoyant sans ambiguïté l'obligation de consigner les minutes du rapport, faute de scribouillard professionnel, le Président n'eut d'autre recours que de frapper trois coups de marteau sur la tête d'un stagiaire peu productif qui mourut sur le champ, et repoussa sine die la réunion du Conseil. Après une nouvelle autopsie, des radibus s'occupèrent du corps du stagiaire occis, faisant table rase et place nette.

Chapitre 26

Au château, les habitants portaient tous et à chaque instant, une attention soutenue par quatre solides étais en acier renforcé, à la petite Amour. Dans l'atelier, l'ingénieur et le Toubib mettaient la dernière main — car ils avaient malencontreusement égaré les trois autres — aux réglages empiriques — il fallait bien commencer quelque part — de la machine à kératine. Ils avaient décidé de soumettre Amour le soir même au bombardement particulaire, grâce à l'accélérateur de particules de la machine, de certaines parties précises de son hypothalamus afin de modifier la structure de la fameuse protéine de vieillissement dans le but de la rendre plus efficace.

Après le dîner, ils amenèrent Amour à l'atelier, cherchant à rassurer la jeune fille qui, bien que consciente des enjeux, se trouvait très bien dans sa peau de douze ans et n'avait pas franchement envie d'en changer. La machine avait été équipée d'une couchette en Plexifume glacé. Ils y firent étendre Amour qui prenait ça comme un jeu. Sitôt que tout son corps fut en contact étroit avec la plateforme photosensible du

Plexifume glacé incrusté de palpeurs à détection magnético-azimutationnelle constante, quatre paires de bracelets articulés, faisant corps avec la couchette, se refermèrent sur ses bras et ses jambes, la clouant sur la machine dans une position presque obscène. Ils échappèrent cependant à des poursuites pénales pour pédophilie, grâce au passeport d'Amour qui prouvait bien qu'elle était majeure, et nanani et nananère. Amour, les yeux mi-clos, souriait, l'air détendu, l'allure confiante. Prévoyant, Lorenzo avec l'aide de Nymphe, lui avait préparé avant le repas l'une de ses décoctions miraculeuses dont il détenait jalousement le secret de la composition, élaborée à base de pétales de passiflore indienne à doubles corolles, de poudre de cochenille dépu-celée et de deux litres et demi de rhum antique. Avant la fin du repas, elle était déjà passablement décontractée et dansait la breloche péri-gourdine sur la table de la salle à manger.

Le Toubib l'avait mise sous perfusion, mais le sérum se mit à bouillir dans le tuyau, sous l'effet de l'alcool contenu dans le sang d'Amour. De petites bulles se formaient, s'agglutinant les unes aux autres, remontant avec force vers la poche de sérum suspendue sur un

trépied monopode d'un genre nouveau. Sous la pression du sérum en ébullition, la poche explosa, projetant le liquide coloré sur le mur blanc, y dessinant une réplique fidèle de Guernica par Picasso en sept mètres quatre-vingt-deux par trois mètres cinquante et un. L'ingénieur, satisfait de la nouvelle décoration de son atelier, esquissa un large sourire de contentement. Le Toubib actionna une grosse manette en bakélite, en forme de grosse manette en bakélite, sur le pupitre de contrôle déporté, après avoir vérifié que les chats cracheurs d'Amazonie centrale étaient à leur poste, prêts à intervenir en cas de surchauffe. La machine se mit en route progressivement. On entendait ronfler les turboréacteurs qui ne s'étaient toujours pas décidés pour une ablation des amygdales. Le canon scié de l'accélérateur de particules se mit en position de tir et commença de bombarder l'hypothalamus d'Amour. A certains moments, des particules distraites ayant trop accéléré, incapables de résister à la force centrifuge des tubulures cou-dées, quittaient leur trajectoire, entraînées tout au fond de la chambre de combustion de la machine où, soumises à des températures extrêmes, elles se recroquevillaient sur elles-

mêmes en courbant le dos, puis finalement carbonisaient pour reprendre vie sous forme de poudre de diamant éjectée par la cheminée de dispersion des particules mortes, puis projetée violemment au plafond avant de retomber en grappes soyeuses et veloutées sur les joues d'Amour, irisant sa peau de reflets nacrés du plus bel effet.

Chapitre 27

De retour au château, bredouilles de mitraterre dans le premier souterrain mais satisfaits de ce périple édifiant, Adrien et monsieur Braphabar retrouvèrent Lorenzo et Nymphe sur le perron principal, sous la glycine qui avait cicatrisé et ayant compris la leçon se tenait tranquille. A côté du couple se tenait un homme trapu, de petite taille, le sourcil broussailleux, la tête surmontée d'une tignasse de couleur indéfinissable, hirsute et rebelle. Lorenzo l'avait prié de séjourner quelques temps au château où il advenait des événements tels que sans doute plusieurs personnes auraient besoin de ses services. Le petit homme — il ne mesurait en réalité que quatre-vingt-six centimètres et demi — était psychiatrateur professionnel. Il psychiatrait habituellement dans son cabinet, certes exigü, mais dont la cuvette en porcelaine de vigogne était tenue très propre grâce à l'utilisation conjointe d'une suceuse à motopompe et d'un désodorisant parfumé à la chlorophylle de fer. Il avait accédé à la demande de Lorenzo parce qu'ils étaient presque de la même famille. Il avait en effet sodomisé le chien de Lorenzo et

s'était mis en couple avec lui. Le chien était grand et le psychiatrateur était petit, ce qui donnait somme toute un couple assez bien assorti. Le chien aurait aimé convoler en justes noces, mais monsieur Sigfreud Moun, qui était psychiatrateur ascendant plagateur lui disait inlassablement :

— J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main. Ne gravons pas nos noms au bas d'un parchemin.

Il frottait à tout bout de champ ses mains les unes contre les autres, car il en avait quatre, ce qui compensait sa petite taille et doublait très précisément son pouvoir de persuasion auprès de ses patients, et son pouvoir de séduction auprès des chiennes en quête de mâle, surtout lorsqu'il exécutait pour les séduire, la danse du der-viche tourneur alcoolisé.

Lorenzo expliqua à Adrien que la petite Amour se reposait dans sa chambre, que la séance de bombardement particulière s'était déroulée sans anicroche et que l'ingénieur et le Toubib étaient à l'atelier et lui donneraient de plus amples détails sur le déroulement du traitement. Lorenzo s'empressa alors vers l'atelier, au fond du parc.

Chapitre 28

Le Docteur Sigfreud Moun regagna sa — chambre et défit sa valise. Il en extirpa son stéthoscope biauriculaire, qu'il avait coutume d'arborer en toutes circonstances autour de son cou. A méchant ouvrier, point de bon outil, ressassait-il souvent, considérant qu'un médecin sans outils ne pouvait pas raisonnablement être pris au sérieux. Son stéthoscope ne lui servait à rien d'autre que renforcer son prestige. Dans sa valise il y avait encore son ordonnancier, un sabot clouté en amélanchier constipé de peinture trente-six, une roue à vent de tracteur à bricoles, une revue de pornographie canine, les tomes un et deux de l'Introduction à la psychanalyse de Freud, et deux autres ouvrages majeurs, *Martine à la mer* et *Martine se fait tirlipoter le schmilblick*, abondamment illustrés et recouverts de peau de limace de Patagonie dorée à l'or fin, et incrustée de mucosités nasales sèches agglutinées. En dépit de sa petite taille, Sigfreud Moun avait su se forger une réputation dans le monde entier. Il était très

souvent sollicité pour donner des conférences sur les sujets qu'il maîtrisait et sur lesquels il avait écrit moult ouvrages de référence, comme l'Interprétation métaphysique de la raison, le Confusionnisme substantialiste, ou encore Notes sur la contemporanéité. Car au-delà de la psychiatrie, le Docteur Sigfreud Moun était un éminent philosophe érudit. Son père avait exercé le métier de métoransole épitaphier. Il mettait en sol des cadavres et leur composait des inscriptions tombales. Si la première activité était purement alimentaire et ne lui plaisait guère, composer des épitaphes le ravissait.

Pour une incinération, il avait écrit :

— Quelques soient les sommets que l'on a atteint dans sa vie, il est inéluctable que l'on finira toujours par des cendres...

Une anomalie cérébrale de naissance l'avait affublé d'un quotient intellectuel phénoménal. Tout au long de sa vie, ce quotient ne cessa d'augmenter jusqu'au jour fatidique, où ayant atteint des sommets sa tête explosa, repeignant le plafond d'une couche de rouge sanguin parsemé d'une myriade de minuscules pointes d'os pariétal, que sa

veuve tint à conserver pour son originalité décorative tout à fait hors du commun. Sigfreud avait hérité de son père un fort potentiel mais n'était pas doué pour les relations humaines. Ses phrases à la cantonade, trop sophistiquées restaient généralement sans écho. Sigfreud Moun se prépara à descendre pour le dîner. Il passa un slip en pilou puis ganta ses quatre mains de mitaines noires en peau de croupion de perruche péroreuse puis enfila une barboteuse à culotte bouffante fermée par des élastiques en boyau de porc de pêche. Se coiffant d'un chapeau chinois composé d'un cône métallique garni de clochettes qui tintinnabulaient à chacun de ses pas, initiant un morceau de musique funky très jazzy d'Harry Connick Jr, il rejoignit la salle à manger du château par le grand escalier d'honneur. Passant devant le Prince qui feignait de l'ignorer, il marmonna l'une de ses phases nébuleuses :

— Le paradoxe du causalisme rationnel illustre l'idée selon laquelle l'immoralisme sémiotique et peut-être la consubstantialité phénoménologique ne sont ni plus ni moins qu'une consubstantialité empirique générative.

Ce qui eut pour effet de mettre le Prince dans une rage folle car il ne supportait pas la suffisance arrogante des gens de science. Son visage s'empourpra et de la fumée sortit de ses oreilles.

— Viens ici que je te botte le cul, Ducon, vociféra-t-il à l'attention du psychiatre.

Sigfreud était tellement absorbé par la chorégraphie de la descente de l'escalier qu'il souhaitait particulièrement soigner, qu'il n'entendit même pas le Prince l'apostropher.

Chapitre 29

Autour de la table étaient déjà réunis Adrien, le Toubib et l'ingénieur, Lorenzo, Nymphe et Amour, Pacifique et Lazarine qui assuraient en même temps le service. Le psychiatrateur les salua et prit place à table.

— Le réalisme ne se borne pas à être un monogénisme existentiel comme concept existentiel de la connaissance, dit-il.

Seul le silence lui répondit.

— Il faut songer à acheter du butane, sinon je ne pourrai plus cuisiner, dit Pacifique en s'adressant à Adrien. Si vous voulez, je prendrai des sacs hermétiques et j'irai demain faire provision de pets de vache dans les prés alentour, poursuivit-il.

— Voulez-vous goûter cette salade de rous-tons de jeunes berbères, Boris ? demanda Lazarine à l'ingénieur en le regardant droit dans les yeux avec juste un petit peu trop d'insistance. Ils nous sont parvenus hier directement de Berberie octotentrionale et sont vraiment très fermes, moi, c'est simple, j'en raffole...

— Le primitivisme doit se démarquer de l'indéterminisme subsémiotique de Rousseau, lança le psychiatrateur à tout hasard.

— Demain je retourne explorer un autre sous-terrain avec Monsieur Braphabar, dit Adrien. Il part de l'ancienne salle de garde, à côté de la maison de gardien où logent Lazarine et Pacifique.

— Volontiers Lazarine, rétorqua l'ingénieur rouge de confusion en lui tendant son sac à main dans le fond duquel traînaient encore quelques reliquats séchés du dîner de la veille.

Pacifique avait préparé sa fameuse soupe de calanouilles tellement appréciée de tous. Il avait mis cette recette au point lui-même, il y a de cela quelques années. Il avait été récompensé par le Ministère des Affaires Culinaires qui lui avait décerné le grand prix franco-national du Glouton diabétique, pour l'originalité de sa création. Il n'avait pas ménagé sa peine, mais le résultat était à la hauteur de la ténacité dont il avait fait preuve. Il lui avait d'abord fallu croiser un calamar et une grenouille, et ça n'avait pas été simple. En effet il avait été nécessaire de créer une ambiance propice à leur accouplement. La reinette mignonnnette ne trouvait pas

très sexy le mollusque céphalopode marin à corps cylindrique, à coquille interne rudimentaire et à tête entourée de bras munis de ventouses. Les ventouses surtout la dégoûtaient et lui faisaient inmanquablement penser, au moment crucial, à un débouche-évier caoutchoucistique. Sa libido s'en ressentait inévitablement, déclenchant une anaphrodisie chronique. Il fallut faire intervenir une sexologue clinique de Montréal, pour montrer aux tourtereaux en panne comment développer les mouvements de leur corps pour mieux satisfaire leur libido et celle de leur partenaire. Elle réussit à débloquer la situation de manière telle qu'il fallut ensuite déployer des trésors d'ingéniosité pour limiter l'ardeur de la grenouille qui avait pris gout aux multiples ventouses du mollusque par ailleurs pas si mou qu'on le dit. De cette union naquirent les premières calanouilles, à l'origine de l'élevage de Pacifique, dans l'étang du parc du château de Saint-Rémy-en-Bouze-mont. La recette de Pacifique était somme toute assez simple et classique. Il faisait cuire les bestiaux, après les avoir épluchés à l'aide d'une zigouilleuse thermique à pétrole lampant, dans une marmite en pouzzolane rouge des volcans

d'Auvergne, après en avoir au préalable enduit l'intérieur de suif de chameau d'Autriche, de manière à boucher les pores de la pierre et optimiser ainsi la cuisson qui devait durer au moins six mois, en bouillon frémissant.

Les convives dégustaient la soupe de calanouilles religieusement, en silence, dans un profond respect de l'artiste. Quand ils eurent fini, ce fut une salve d'applaudissement. Exceptionnellement, pour l'occasion, Sigfreud Moun retirera ses mitaines pour gagner en efficacité de ses quatre mains.

— La contemporanéité s'appuie sur un holisme génératif de la pensée sociale...

— Délicieux, dit Amour à Pacifique, puis, levant la tête vers Adrien, son regard se fit doux et tendre, et Adrien n'avait pas besoin qu'elle prononçât des mots pour ressentir tout l'amour qu'elle lui portait et qu'il ressentait aussi pour elle, malgré son apparence de jeune fille qui s'ouvre à la vie, qui s'ouvre à l'amour.

— Comment te sens-tu Amour, ce soir ?

— Je me sens bien, Adrien...

— L'immutabilité tire son origine du suicide phénoménologique...

— Nous pourrions aller en ville demain, dit Nymphe en s'adressant à Lazarine. On prendrait le proménobus de dix heures sur la route de Pen-Zac, Gouz gouz la irac.

— Bonne idée, Nymphe, j'ai justement besoin de m'acheter des dessous pour affrioler un peu Pacifique qui, me semble t'il souffre en ce moment d'une légère baisse de rythme que j'espère passagère, lui répondit Lazarine.

— Le réalisme permet de s'interroger sur une conscience dans sa conceptualisation...

— Voulez-vous nous accompagner ? reprit Lazarine en s'adressant à l'ingénieur. Vous pourrez ainsi vous rincer l'œil, vous qui restez enfermé à longueur de temps dans votre atelier. Vous êtes sans doute encore puceau et il serait grand temps que vous vous ouvriez un peu à autre chose qu'à vos équations, reprit-elle en le fixant avec une insistance qui décida soudain Pacifique à entamer une cure de vitamine Q.

— Euh... répondit l'ingénieur embarrassé, observant Pacifique du coin de l'œil.

Pacifique se leva et se dirigea vers l'ingénieur un peu inquiet à son approche. Se penchant sur lui, il lui murmura quelques mots à l'oreille. Tandis que Pacifique lui parlait, Boris

fixait Lazarine d'un regard de plus en plus insistant. Lazarine crut bien y lire des cochonneries. Pacifique regagna sa place. Il venait de proposer à l'ingénieur de lui prêter Lazarine une nuit par mois pour qu'il la tourne et la retourne comme une crêpe une bonne partie de la nuit, la saupoudre et la roule. Du moins jusqu'à ce qu'il ait fini sa cure de vitamine Q et qu'il retrouve sa vigueur provisoirement défaillante. Serviable et bon camarade, l'ingénieur avait accepté. Du coup, il voyait cette beauté à la peau d'ébène d'un œil nouveau, plus proche, plus concerné, un œil lubrique en quelque sorte.

— Boris m'a dit que vous étiez collectionneur de tout et de rien ? dit le Toubib en s'adressant à Lorenzo.

— En effet, j'ai une collectionation impressionnante de tout, mais j'avoue que j'ai beaucoup de mal à m'attacher à ma collectionation de rien. Le bon côté c'est que les riens ne posent pas de problème de stockage, contrairement aux touts pour lesquels la place me fait cruellement défaut. D'ailleurs, j'envisage de ne rien garder de tout, pour plutôt tout garder de rien. J'aurai ainsi résolu mon problème de place. D'un autre côté, ma collectionation de

rien est forcément beaucoup moins spectaculaire que ma collectionation de tout. Alors je me tâte. Et comme je suis indécis, j'ai demandé à Nymphé de me tâter aussi, et cela nous prend beaucoup de temps, de nous tâter à tâtons, tonton tontaine et tonton.

Chapitre 30

Avant même le lever du jour, Adrien, qui avait migré par décence dans la chambre jouxtant celle qu'il occupait avec Amour, réveillé par un étrange pressentiment qui l'oppressait, s'extirpa de son lit, doucement ouvrit la porte d'Amour sans bruit, pour ne pas la réveiller, et s'immisça dans la chambre. Dans la pénombre des volets tirés, il devina Amour. Elle dormait, et sa respiration, pourtant régulière semblait plus saccadée que d'habitude. Il s'approcha plus encore, et ce qu'il vit dans un rayon de lune qui s'étalait de tout son long sur le lit, le paralysa sur place. Amour était enfouie sous le drap, dont seules émergeaient une main pâle et ridée, et quelques mèches de cheveux blancs. Sous l'effet du choc, il se laissa tomber sur le fauteuil crapaud qui, craquant de ses quatre pieds, émit un bref gémissement puis se tut. Il enfouit sa tête entre ses deux mains, les coudes posés sur ses genoux. Son cœur battait si fort que le plancher vibrait sourdement, tandis que de petits objets tressautaient au même rythme un peu partout dans la chambre. Luttant contre la peur qui l'assaillait, Adrien se ressaisit et se penchant sur

Amour, fit glisser un peu le drap pour découvrir son visage. Il crut défaillir. Amour avait quatre-vingts ans !

Chapitre 31

Au bout du couloir, l'ingénieur sursauta dans son lit. On avait frappé à la porte. Il ouvrit un œil, puis l'autre. Tentant d'émerger de son sommeil, il vit Adrien debout au bord du lit. Il était pâle comme un linge, les mâchoires serrées, et une expression de désespoir se dessinait sur son visage crispé. L'ingénieur comprit tout de suite qu'il était arrivé quelque chose à Amour. Pas un mot ne pouvait sortir de la bouche d'Adrien. Voyant sa détresse, Boris bondit hors de son lit.

— Je monte, dit-il à Adrien. Ne vous inquiétez pas, allez à l'atelier, réveillez le Toubib. Qu'il vienne tout de suite.

Lorsque les deux hommes les rejoignirent dans la chambre d'Amour, elle avait les yeux ouverts et souriait, l'air serein.

— Mon pauvre Adrien, je ne te porte pas chance, lui dit-elle.

Adrien ne sut que répondre et resta silencieux. L'ingénieur et Amour avaient longuement discuté. Il voulait la ménager avant qu'elle ne saisisse son reflet dans un miroir. Mais elle avait le calme des personnes avancées dans l'âge.

— Vous savez, Boris, je n'ai pas peur. Je sais que je suis entre de bonnes mains. Me voici vieille. A mon âge, les vieux ont peur de mourir. Pas moi puisque je sais que je vais rajeunir. Je ne me sens pas en danger comme lorsque j'avais douze ans.

Pensif, le Toubib se frottait la pointe du menton avec trois doigts. De temps en temps il le pinçait si fort entre le pouce et l'index que la peau devenait toute blanche, puis rosissait à nouveau dès que la pression se relâchait. Il avait bien du mal à trouver un sens à la vie. Il avait cent soixante-quatorze ans mais en paraissait cinquante-trois. Amour en avait vingt-quatre et en paraissait quatre-vingt. Il pensait que la nature et la science ne pourraient sans doute jamais se rejoindre. La science voulait faire plier la nature qui ne l'entendait pas de cette oreille.

Le Toubib entraîna l'ingénieur avec lui. Ils avaient du travail, des calculs à effectuer pour régler différemment l'accélérateur de particules. Ils étaient confiants, le premier bombardement prouvait qu'ils étaient sur la bonne voie. Ils avaient contré le rajeunissement qui semblait inexorable.

Dans la chambre, Adrien était seul avec Amour. Il l'observait et mille sentiments se bousculaient dans sa tête dans un désordre et un tourbillon tel qu'un nuage de fumée lui sortit par les oreilles. Le regard d'Amour était resté le même. Il y plongea tout entier, fit deux ou trois longueurs en brasse coulée, et en ressortit soulagé. Elle le regardait avec le même amour et il ressentait pour elle le même sentiment. Ses cheveux étaient blancs, mais toujours soyeux. Son visage était constellé de petites ridules ravissantes qui mettaient en valeur ses grands yeux, lui donnant un air fragile et encore plus rieur. Elle avait quatre-vingts ans et elle le faisait encore craquer. Il prit ses mains fines et fraîches dans les siennes mais n'osa pas l'embrasser. Elle souriait aux anges.

Chapitre 32

A cinq heures du matin, la cloche de la chapelle du château réveilla Adrien. Il avait demandé la veille à Pacifique de la faire sonner pour lui. A cinq heures moins deux, Pacifique ouvrit une petite cage qu'il avait disposée à côté de son lit la veille au soir. De la cage ouverte, surgit un magnifique spécimen d'estourbelle royale de Poméranie orientale, mi rongeur, mi oiseau, mi-figue, mi-raisin, flanquée d'une paire d'ailes éonores et d'une solide denture hélicoïdale en titane corse. Elle prit sans tarder son envol en direction de la chapelle du château, fendant l'air de ses ailes tranchantes comme des ailes d'estourbelle royale de Poméranie orientale prenant son envol en direction d'une chapelle de château. Des gouttes baveuses et gluantes suintaient sporadiquement à la commissure de ses babines, qu'elle purléçait avec délectation ad nauseam. Elle était affamée, Pacifique ne la nourrissait qu'un jour par semaine pour la garder en appétit constant. Elle allait enfin pouvoir se taper la cloche, ce qui ne manquerait pas de réveiller Adrien.

Adrien ressortit le sac de jute qu'il avait déjà utilisé dans le premier souterrain, vérifia le bon fonctionnement de la ventouse à radibus, et laissa de côté le croc-en-jambe rétractable à double crochet surdentelé qui n'avait été d'aucun secours lors de la première expédition. Ils n'avaient rencontré ni vieille femme, ni handicapé pour se défouler. Il était inutile de s'encombrer. Il vérifia enfin la présence des rouleaux de billets de galettes. Il se munit également d'une machette dont il avait rafraîchi le fil émoussé avec de la glace pilée. Monsieur Braphabar l'attendait tranquillement près de l'ancienne salle de garde, à côté de la maison de Pacifique et Lazarine. Il caressait toujours l'espoir fou de trouver enfin une mitraterre tropicale à mulode crovertive. En tout cas, il était heureux d'avoir pu établir avec Adrien une relation plus personnelle que celle qu'ils avaient eue auparavant. Pour l'occasion il avait fait un effort de présentation, une fois n'est pas coutume, il s'était fait lustrer le poil à l'aide d'une authentique nénette en poil d'aisselle de phytolantus lunaire, afin de mieux briller en société.

La salle de garde était située entre la maison du gardien qui jouxtait le grand portail du château, et la lisière de la forêt tropicale à portée d'un chassepot asthmatique. Presque en ruine, elle était captive d'une végétation exotique luxuriante et envahissante, provenant de la forêt brocéliandaise toute proche. Il y régnait un climat très différent de celui du reste de la propriété. Cette terre en friche était détrempée par des précipitations fréquentes et parfois diluviennes. La lumière du jour peinait à transpercer la touffeur si dense de cette végétation envahissante composée de plantes pulpeuses géantes. Une moiteur inquiétante y régnait et l'écume des jours s'accumulait sur le sol palustre. Adrien et monsieur Braphabar progressaient avec difficulté, se frayant un chemin à la machette. Les lianes vigoureuses et volubiles des croubétiers étrangleurs et des chloénuphards urticants semblaient se reconstituer au fur et à mesure qu'Adrien les taillait en pièces à grands coups de sa machette plantivore. Une fois le bâtiment atteint, Adrien et monsieur Braphabar s'insinuèrent prudemment à l'intérieur. La salle de garde était sombre. C'était à peine si la pointe effilée d'un rayon de soleil parvenait à

darder un trait de lumière chétif et pâlichon à travers l'opacité ambiante. Elle était désaffectée depuis des temps immémoriaux et toutes sortes de bestiaux y trouvaient refuge, pour s'abriter, dormir ou forniquer. On y trouvait des vestiges de nids et des ossements. On devinait sans peine qu'au fil des siècles, des combats cruels et fatals avaient opposés des espèces à poils et à plumes dans une lutte sans merci pour investir et s'approprier le lieu. Une partie du plafond s'était écroulée sur le sol et ils durent évoluer prudemment entre gravats et planches pourries. Ils passèrent une arche de pierre qui donnait sur une alcôve où ils n'eurent aucun mal à découvrir l'entrée du souterrain à peine obstrué par des broussailles desséchées que le vent avait accumulées dans cette impasse oubliée de tous.

Ajustant leur lampe frontale à pales, Adrien et monsieur Braphabar pénétrèrent dans l'étroit boyau foré dans la roche. Il y faisait noir comme dans un petit four au chocolat. Monsieur Braphabar était passé le premier et avait sorti ses yeux de ses orbites pour les projeter un bon mètre devant lui. Adrien ressentait la peur du chat. Il ne l'avait jamais vu projeter ses yeux à plus de cinquante centimètres devant lui. Il

sortit du sac la ventouse à radibus, se préparant au pire. Au bout de quelques minutes le boyau s'éclaircit et s'élargit progressivement et Adrien put se redresser sans heurter la roche du plafond. Le boyau déboucha soudain dans une vaste galerie dont la clarté anémique verdâtre émanait des murs. Sur des sortes de saillies rocheuses surgissant tous les mètres sur la paroi, des vers luisants géants, lampyres monstrueux de plusieurs kilos étalaient leur abdomen laiteux et luminescent. Une ouverture était ménagée à l'extrémité de la galerie, qui donnait sur une autre galerie, plus petite. Monsieur Braphabar tressaillit soudain. La petite galerie n'était pas vide. D'innombrables bocalux reposaient sur des rayons regorgeant jusqu'à la gueule de dizaines de milliers de larves de vers luisants de taille normale. Sur des tables métalliques gisaient quelques dizaines de ces bêtes, nettement plus grosses, un tuyau enfilé dans ce qui devait être leur orifice buccal. Tous ces tuyaux individuels étaient reliés à une canalisation plus large, solidement arrimée au mur et plongeant l'une de ses extrémités au bas d'une grande cuve. Un radibus asservi, de l'espèce fréquentable, perché sur un tabouret, versait dans la cuve le contenu

de grands paniers en osier que lui fournissaient d'autres radibus. Un gros moteur haletant faisait tourner dans la cuve une énorme pale fixée sur un axe central, qui refoulait la mixture dans la canalisation, puis dans les tuyaux individuels, gavant les vers luisants qui grossissaient à vue d'œil. Un radibus passait de table en table pour déconnecter les larves arrivées à terme avant qu'elles n'exploient. Une odeur fétide régnait dans la galerie car parfois, échappant à la vigilance du radibus, un ver luisant, trop nourri, explosait en répandant ses viscères gluants et nauséabonds sur le sol, ouvrant alors le bal bucolique des fourmis nettoyeuses. Les viscères étaient indigestes, c'est pourquoi les fourmis, prises de ballonnements intestinaux et de flatulences néfastes, participaient à renforcer l'odeur ambiante de putréfaction, en émettant régulièrement des bordées de pets malodorants.

Adrien et Monsieur Braphabar, rasant les murs et accélérant le pas quittèrent rapidement la galerie pour reprendre le cours normal du souterrain, en aval de leur position actuelle. Le souterrain avait maintenant une taille confortable et la progression se faisait facile et régulière. De temps en temps ils croisaient des êtres

plus ou moins identifiables. Il y avait quelques radibus du genre fréquentable, qui vauquaient à leur tâche de bouffeurs de merde. Pour ne pas les effrayer Adrien avait remis en sac la ventouse à radibus. Parfois c'était une vutrutelle pernicieuse atteinte d'atrophie de la muqueuse gastrique, ou un granivore gélatineux en quête de substances albuminoïdes. Rien que du tout normal, c'était la routine, la vie ordinaire du souterrain un jour de semaine.

Disposées régulièrement en enfilade de part et d'autre du souterrain, plusieurs portes d'acier rouillées numérotées comportaient un judas et un petit vantail à volet fermant. Provenant de l'intérieur, on entendait des bruits de chaîne, des traînements de savates, et par intermittence de longs sanglots amers, des soupirs montant et remontant du fond d'entrailles, s'éraillant et venant rendre l'âme sur des lèvres tordues.

Un peu plus loin, deux cerbères en faction encadraient une épaisse porte massive à double battant sur laquelle des gravures obscènes et violentes représentant des scènes de tortures et des viols collectifs, en creux et en relief, ne laissaient subsister aucun doute sur la rigueur et

l'inclémence de ce qui pouvait se passer derrière elle. Les deux gougnaftiers portaient un regard vide de toute intelligence droit devant eux sans ciller, à l'horizontale. Leur tenue, raide comme la justice des hommes, était composée d'une culotte à manches courtes en peau de chambre à air renfrogné, dont la braguette, à l'intérieur de laquelle était savamment dissimulé un habile rembourrage à base de crânes d'australopithèque, exprimait à l'attention des justiciables toute la vigueur et la virilité sans faille de l'organe chargé de rendre la justice au nom du peuple. Les manches courtes de la culotte laissaient paraître des bas à résille, symbole de l'enfermement grillagé des condamnés. Une ample chemise transparente entièrement bordée de petites chaînettes à maillons d'argent symbolisant l'enchaînement des prisonniers, laissait deviner de solides pectoraux, renforçant encore l'image de toute puissance du tribunal face aux administrés. Un casque d'or montand⁵ surmonté d'une plume de mucibus à impériale

⁵ Non, ce n'est pas une faute d'orthographe. Réfléchissez, que diable, réfléchissez !

terminait de donner aux deux acolytes alcooliques un air obséquieux sous terre, que l'on aurait qualifié de grotesque en surface.

Un procès se tenait bel et bien et il était public. Adrien et monsieur Braphabar, non sans quelque appréhension en dépassant les deux prévôts résillés, mais poussés dans le dos par un sentiment de curiosité anthropologique tout à leur honneur, pénétrèrent à l'intérieur de l'enceinte du tribunal. Il était bondé comme un lavabo. Éclairée par des lampyres géants gisant sur des saillies murales rocheuses, la salle d'audience est décorée de boas sculptés. Il n'y a que des chaises et des tables en boas recouverts de peau de bois. Entre les lampyres géants, des portraits en pied représentent sans doute les magistrats ayant autrefois officié ici. D'une hauteur impressionnante, la salle est surmontée d'un dôme de boa d'arbre. Au bout de cordes de chanvre fixées régulièrement tout le long de la structure portante du dôme, pendouillent les dépouilles parcheminées et poussiéreuses des condamnés exécutés, pantins dérisoires chargés de rappeler au public qu'on ne rigole pas impunément avec la loi des hommes. Au fond de la

salle carrelée de marbre rose amande et noiré-baine, sur une estrade en boa de palétuvier, la juge siège, entourée de ses deux assesseurs en robe. Pour se démarquer des deux lascars enrobés et afin d'attirer l'attention de chacun, pour un bon rendu de la justice, elle ne porte pas de culotte sous sa jupe, courte comme la vie d'un éphéméroptère. La juge attire ainsi l'attention des assesseurs, du greffier, des huissiers, des avocats, des jurés, des témoins, de la famille, du public et même des boas. Lorsqu'elle est d'audience, le prétoire ne désemplit pas et aucune débandade ne se produit jamais.

Un huissier annonce la cour. Le public se lève au grand complet, chacun se tournant vers son voisin de droite, lui tirant sèchement le lobe de l'oreille trois fois en prononçant le mot magique en commençant par la dernière lettre, puis s'assied pendant que les huissiers jouent le début de *Take five* de Dave Brubek sur des trompettes d'éléphant. Le public se lève à nouveau, comme un seul homme, pour exécuter une ola. Il se rassied et les huissiers, au garde-à-vous, tambourinent sept secondes sur leur table à l'aide d'une règle en acier trempé dans de l'alcool de bunitron sauvage d'Andalousie. A leur

tour, les avocats font froufrouter leur robe en agitant leur épitoge d'hermine durant seize secondes tandis que les jurés accomplissent un petit numéro de claquettes durant dix-huit secondes et demie. Le temps imparti étant écoulé, l'audience peut débiter. On fait entrer l'accusé. L'homme est enchaîne autant que déchaîné. Il hurle à la mort pour tenter d'attendrir l'assistance. Un huissier, pour le faire taire, lui assène un solide coup de batte de base-ball sur la tête. Il s'écroule. Il est mort. La juge donne un coup de maillet sur la table et dit :

— Affaire suivante !

Deux radibus surgissent pour faire place nette et dévorent le cadavre encore tout sourire de ne pas avoir été condamné.

On fit entrer l'accusé suivant.

Quittant le prétoire, Adrien et monsieur Braphabar reprirent leur route en jurant de ne plus se laisser distraire dans leur quête d'une mitraterre. Il ne fallait pas perdre des yeux le but de cette expédition. Sur le plan de la grotte de la forêt brocéliandaire, qu'Adrien avait trouvé au fond du coffre en cuir de bribasse charnue que l'archiviste de la mairie lui avait restitué, il avait étudié les inscriptions manuscrites en

pattes de mouche qui jonchaient le papier jauni. Dans un coin du plan, une inscription faisait allusion à des mitraterres ayant appartenu au Baron Wilfried Manfred Albrecht Von Richthofen Von Hotetagen Kejstadt, cousin germain du Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirido. L'inscription, en encre de chalutier avait été en partie diluée et rendait son déchiffrement paléographique délicat. Adrien avait recherché par tous les moyens dont la science disposait, à établir la nature du liquide responsable de l'effacement partiel de l'inscription. S'agissait-il d'eau de mer puisque l'encre était celle d'un chalutier ? S'agissait-il d'eau de vie puisque la femme du capitaine avait donné naissance, dans le chalutier, à un nouveau-né ? S'agissait-il d'autre chose ? Adrien avait commandité de nombreuses analyses, chimique, minérale, organique, tensorielle, élémentaire, partielle, complète, qualitative, quantitative, statistique, spectrale, volumétrique, thermique, vectorielle, factorielle, distributionnelle, politique, de marché, de productivité, psychologique pour ne citer que les principales. Aucun résultat

fiable n'ayant pu étayer une quelconque véracité, Adrien décida de ne pas pousser plus avant cette investigation, car il venait juste de se rendre compte que cela n'était d'aucune utilité et ne présentait strictement aucun intérêt.

Il semblait pourtant que les mitraterre mentionnées puissent être remisées quelque part dans l'un des douze souterrains de la forêt magique, et sans doute dans l'un des quatre qui menaient de la caverne au château, puisqu'elles avaient appartenu au châtelain. Il s'agissait de redoubler d'attention, une mitraterre tropicale n'étant pas plus grande que cela, surtout équipée d'une mulode crovertive plutôt que d'une miture hatétoire beaucoup plus imposante encore.

Au fur et à mesure de leur progression, le souterrain semblait maintenant rétrécir dans tous les sens. Il devenait de moins en moins raffiné. Le sol était plus mou, les parois moins verticales, plus irrégulières et l'éclaircissement diminuait peu à peu. On ne croisait plus personne et le silence avait repris ses droits. Tout à coup le souterrain se sépara en deux directions distinctes. Décontenancés, Adrien et monsieur

Braphabar stoppèrent leur progression et réfléchirent. Une odeur de corne brûlée parvint à leurs narines tandis qu'un léger grésillement électrique se fit entendre. Une étincelle jaillit de derrière le globe oculaire gauche d'Adrien qui sursauta. Il avait tenté à plusieurs reprises ces derniers jours de réfléchir. Il n'avait pas été formé pour cela. C'était imprudent, il devrait plutôt laisser cela à l'ingénieur ou au Toubib et se montrer plus circonspect, s'occuper d'Amour, l'aimer, la choyer, la tourner et retourner une bonne partie de la nuit comme une crêpe, la saupoudrer et la rouler.

Une fresque rupestre attira l'attention de monsieur Braphabar qui la désigna à Adrien.

— Regardez, Adrien, cette peinture. Que peut-elle désigner ? dit monsieur Braphabar.

Intrigué, Adrien scruta la peinture un long moment. Une étincelle jaillit de derrière son orbite droite, accompagnée du grésillement et de l'odeur caractéristiques.

La peinture représentait un personnage vêtu d'une chasuble qui semblait penché vers un objet en forme d'ogive, jonchant le sol.

Soudain monsieur Braphabar blêmit, chose assez indescriptible concernant un chat noir, et poussa un juron.

— Bon Dieu, mais c'est bien sûr ! Vociféra t'il en cognant son poing droit sur sa patte gauche, ce qui ne fit pas le bruit sec escompté, mais plutôt celui d'une éponge mouillée sur une salade niçoise.

— Qu'y a-t-il ? demanda Adrien

— C'est un évêque, scanda monsieur Braphabar, un é-vê-que !

— Et alors ? demanda Adrien.

— Regardez l'objet, insista monsieur Braphabar, l'objet à terre, c'est sa mitre !

— Oui ? fit encore Adrien

— Sa mitre à terre ! hurla monsieur Braphabar qui, fou de joie, s'était dressé sur ses pattes arrière et avait entamé de danser une gigue endiablée. Heureux pour lui, Adrien retira ses chaussures — il était un piètre danseur et ne voulait pas lui écraser les pattes — et se mit à danser en cadence avec monsieur Braphabar.

Ils prirent donc à gauche comme semblait le leur indiquer la fresque. Le souterrain, dans cette partie devenait encore plus étroit. Au bout

de quelques mètres à peine, l'air était devenu irrespirable. C'était un véritable boyau de porc. Les parois rétrécies étaient couvertes d'une fange translucide qui suintait vers le bas et rejoignait au sol ce qui n'était d'abord qu'un filet de matières stomacales dégageant une exhalaison de remugle fétide, un miasme pestilentiel, un empyreume. Adrien se dit que, par chance, nous étions en fin d'après-midi, ce qui n'est pas une heure de pleine digestion. Au fur et à mesure que le boyau rétrécissait, Adrien baissait la tête, se courbait, tant et si bien qu'il se retrouva bientôt à quatre pattes comme monsieur Braphabar qui progressait devant lui, se retournant souvent pour voir si Adrien suivait et s'il ne semblait pas sur le point de renoncer. Attendri par le regard inquiet du chat, Adrien le rassurait régulièrement.

— Allons-y, monsieur Braphabar, on est venu ici pour rapporter une mitraterre tropicale, et on la rapportera.

Le boyau rétrécissait encore, et le filet de matières digérées grossissait encore un peu. Adrien s'attendait à devoir ramper lorsque tout à coup ils étaient au bout du passage, dans une poche où l'air redevenait respirable. Le filet de

matières devenues presque fécales disparaissait dans une bouche d'égout. Adrien se redressa et étira ses membres. Il avait mal partout. Monsieur Braphabar avait repéré des caisses en boa au milieu de la poche et se tenait debout devant l'une d'entre elles, l'air comblé, un peu benêt. Elle était fermée. Adrien, qui avait gardé sa machette à sa ceinture, prit son élan et frappa un grand coup. Le boa de la caisse fit un bruit mou et spongieux, poussa un cri rauque, et libéra son contenu qui glissa sur le sol. Il y avait là plusieurs mitraterres tropicales à mulode crover-tive. Monsieur Braphabar, sous le coup de l'émotion tomba en sanglots. C'était des sanglots longs qui blessaient son cœur d'une langue monotone. Tout suffocant et blême, Monsieur Braphabar se souvenait des jours anciens et il pleurait. Adrien, qui voyait une mitraterre pour la première fois de sa vie était émerveillé, séduit par la chose. Pétrifié, Monsieur Braphabar était muet, sous le choc, comme paralysé. Adrien ne lui avait jamais vu cette physionomie apparente du bonheur.

L'heure tournait et Adrien aida monsieur Braphabar à sortir de sa torpeur. Il craignait que ne vienne l'heure de pleine digestion pendant la

progression du retour dans le boyau, qui pourrait bien les emporter à travers la bouche d'égout où ils pourraient — qui sait ? — être entraînés dans un gros intestin où, mélangés à la fiente, ils termineraient peut-être leur périple, dévorés par les radibus bouffeurs de merde. Après avoir rapidement emballé la mitraterre choisie dans le sac en toile de jute que portait toujours Adrien, ils rebroussèrent chemin sans perdre un instant. Et ils firent bien. A peine avaient-ils atteint le croisement à la fresque épiscopale, qu'ils entendirent enfler le torrent qui submergerait sans doute le boyau menant à la poche aux mitraterres. Une demi-heure plus tard, ils débouchèrent dans la salle des gardes et rejoignirent le château. La nuit venait tout juste de tomber, et Adrien se baissa pour l'aider à se relever.

Chapitre 33

L'ingénieur, le Toubib et Amour prenaient le frais sur la terrasse pendant que Pacifique était au fourneau et que Lazarine dressait la table pour le dîner. Amour était assise sur un vieux fauteuil anglais au cuir râpé et défraîchi, chiné au Puces par Pacifique, puis dépuclé par Lazarine, toujours prête à rendre service. Le Toubib, était assis à côté d'elle sur le fauteuil jumeau de celui d'Amour, provenant du même endroit et également passé par les mains expertes de Lazarine. L'ingénieur, un verre de Porto à la main, avait préféré rester debout plutôt que s'asseoir sur le troisième fauteuil. Il aimait bien Lazarine et ne voulait pas que sa réputation se ternisse encore un peu plus par sa faute. La nuit était retombée, mais cette fois-ci personne ne se présenta pour la relever. L'air était chaud et la lune était pleine, mais on ne savait pas qui était le père. Amour expliquait combien la vie passe vite, que tout le monde le dit, mais que personne ne le sait vraiment avant d'être vieux comme elle. Elle disait que les jeunes ne voient jamais les vieux comme des jeunes qui ont vieilli, mais comme des vieux qui ont toujours

été vieux, qui sont sans doute nés vieux. Elle disait encore qu'il ne fallait jamais repousser à plus tard, parce que plus tard serait sans doute trop tard, tellement la vie va vite, et que les jeunes qui croient le savoir ne le savent pas du tout. L'ingénieur, qui était jeune, ne l'écoutait pas. Son oreille était distraite par les allées et venues de Lazarine qui s'activait dans la salle à manger. Il se demandait quelle nuit Pacifique lui prêterait Lazarine, pour qu'il la tourne et la retourne comme une crêpe une bonne partie de la nuit, la saupoudre et la roule.

Lazarine tendit un verre de crupo frappé à Adrien qui venait de faire irruption dans la salle à manger, saluant au passage son vénérable aïeul. Le Prince était plongé, avec un sentiment plutôt mitigé, dans la lecture d'une revue pornographique canine que lui avait prêtée le psychiatre Sigfreud Moun, très curieux de découvrir la réaction d'un ancêtre face à la vie moderne, vie moderne, vie moderne⁶...

Le Prince en conclut un peu rapidement que les hommes en étaient arrivés à remplacer les

⁶ Léo Ferré, *La vie moderne*.

femmes par des chiennes et ne regretta plus jamais d'être prisonnier du carcan de son cadre doré, décidant ce jour même, de se contenter à l'avenir, d'observer passivement ce qui se passait autour de lui. Il se sentait toutefois, plus que jamais autorisé, tant que l'occasion se présenterait, à au moins tenter de pincer les fesses de ces filles et de ces femmes imprudentes qui passeraient trop près de lui et que les hommes de la nouvelle société avaient révoquées au profit de la gent canine. Le Prince, tout entier absorbé dans sa lecture, se contenta d'un vague signe de la tête, le menton en avant, les narines retroussées, à l'adresse de son descendant.

Lazarine ayant fini de dresser la table rangea le fouet, la muserolle, la bride et la selle dans un placard puis se campa devant elle. C'était une belle table de race pure et fougueuse qui lui avait donné pas mal de fil à retordre, mais qu'elle avait fini par faire plier. Adrien s'était décidé à remplacer l'ancienne table, tellement vieille dont les quatre pieds, perclus d'arthrite vagabonde de chou vert⁷, menaçaient de s'ef-

⁷ La truite vagabonde de Schubert

fondrer sous l'effet de la douleur, mettant en péril la précieuse vaisselle de porcelaine, d'argent et de cristal, dont la parait habituellement Lazarine, lorsque Adrien recevait au château.

Son verre à la main, Adrien alla rejoindre le trio sur la terrasse. Il prit place à côté d'Amour. A son approche, les deux convives s'étaient éclipsés par tact pour ménager un peu l'intimité de ce si curieux couple. Prenant la main d'Amour dans la sienne, Adrien l'entraîna dans le parc du château, vers le labyrinthe végétal du jardin à la française. Amour était vêtue d'une robe brodée en coton caramel doré tout à fait romantique. Une petite pochette en macramé dont la courroie tressée était passée à son cou, pendait le long de sa hanche. Elle y tenait tout ce qu'une femme coquette juge généralement indispensable. Sa silhouette, parfaite, était longiligne, et sa robe qui lui caressait les pieds, mettait en valeur des formes fluettes presque juvéniles. Son décolleté laissait paraître un peu plus que la naissance d'une poitrine encore lisse et fière. La somme des années vécues était une offense sans nom à la beauté qui se dégageait d'elle. Elle paraissait vingt ans de moins que son âge. Adrien était troublé, Amour aussi.

Main dans la main, ils s'enfoncèrent dans le dédale du labyrinthe végétal, symbole de la perplexité des êtres face aux mystères de la vie. Plongés dans cette tragédie aux accents shakespeariens, Adrien et Amour s'essayèrent à l'amour platonique, si touchant, si romantique mais si difficile. Plus ils progressaient dans le dédale des allées secrètes, plus ils se sentaient isolés du monde extérieur, à l'abri des convenances sociales et du regard des autres. Ils se sentirent bientôt seuls au monde, et seuls au monde, plus rien n'importait que leur relation. Amour se tenait immobile au milieu d'une allée de nulle part. Adrien lui faisait face, les yeux clos, tenant les deux mains jointes d'Amour enfermées dans les siennes. Il respirait les senteurs qui s'exhalaient de sa bouche humide et de tout son corps, et qu'il connaissait si bien. Au bout de quelques instants, il rouvrit les yeux et les plongea dans ceux d'Amour qui le fixaient avec une intensité toute électrique. Lentement, il approcha ses lèvres de celles d'Amour qui, frémissante, baissa à son tour ses paupières. Leurs bouches s'unirent d'abord avec douceur et timidité, puis avec fougue dans un baiser brûlant et gourmand.

Chapitre 34

Les jours qui suivirent, l'ingénieur et le Toubib s'enfermèrent comme de pieux anachorètes au fond de leur atelier. Ils griffonnaient nuit et jour, sans cesse et sans répit, sur du papier quadrillé, des écouations et des foncsions à une ou plusieurs inconnues. Toutes ces foncsions qui s'escaladaient, se chevauchaient ou s'imbriquaient dans une fornication libertine, cherchaient à démasquer les illustres inconnues, les identifier, les faire varier et correspondre à quelque chose. Les nombres et les symboles mathématiques virevoltaient alors à qui mieux-mieux dans une pantomime aléatoire continue et harmonieuse et un bruit de stridulation caractéristique. Il arrivait parfois qu'une inconnue, se montrant bien inconsidérément récalcitrante, refusait catégoriquement, par pur mauvais esprit, de faire correspondre un ensemble X à un ensemble Y . Elle était alors aussitôt jetée en pâture aux corculges sanguinaires du Bredouchir sexentrional par une fonction excédée ou irascible, et remplacée par une autre inconnue que l'on espérait moins vindicative et plus conciliante. Tant et si bien qu'au bout de vingt jours

et vingt nuits de ce ballet incessant savamment orchestré, tout ce petit monde s'était ordonné judicieusement, permettant enfin un réglage affiné et optimal de la machine d'Adrien.

Le lendemain, l'ingénieur et le Toubib allèrent quérir Amour, lui proposant un nouveau bombardement de particules élémentaires accélérées destiné à la rapprocher au plus près de son âge véritable, ce qu'elle accepta en fondant un grand espoir sur leur traitement. Ils lui expliquèrent encore qu'il n'était plus utile d'attendre qu'elle rajeunisse. Ils avaient équipé les turbines de l'accélérateur de particules d'un inverseur bipolaire à translateur géométrique vectoriel bricolé par l'ingénieur sur les plans du Toubib. Ils pouvaient ainsi agir autant sur le rajeunissement que sur le vieillissement. Ils avaient encore ajusté les réglages en se basant sur le résultat obtenu précédemment, c'est-à-dire un vieillissement de soixante-huit ans. La machine réglée, il avait suffi d'une simple règle de trois pour calculer les valeurs de puissance et de durée à appliquer aux potentiomètres et aux curseurs de la machine. Bien entendu, les deux savants n'étaient pas certains de la précision du résultat, mais ils avaient bon espoir et pensaient

tenir le bon bout. L'autre bout, se sentant trahi, fit une dépression terrible dont il ne se remit jamais vraiment.

Chapitre 35

Le premier rayon de soleil du matin toqua poliment au carreau de la fenêtre de la chambre d'Amour, puis se coulant sur sa couche enveloppa doucement son visage, lui insufflant une douce chaleur lénifiante. Elle se leva sans tarder, se para rapidement et prit la direction de l'atelier, l'air serein mais la peur au ventre. Elle se savait à la merci d'une machine expérimentale qui était loin d'avoir fait ses preuves, même si elle lui avait sauvé la vie in extremis une première fois. Pénétrant dans l'atelier, elle trouva l'ingénieur, le Toubib, et Adrien qui avait tenu à être présent cette fois-ci. Il avait chargé Pacifique de le réveiller tôt, comme d'habitude à l'aide de son estourbelle royale de Poméranie orientale affamée. Elle s'était tapé la cloche tellement fort que celle-ci en fut fêlée et répandit dans tout le château un son de crécelle plutôt désagréable et beaucoup moins efficace. Heureusement, l'estourbelle était affamée au point qu'elle se tapa la cloche à de nombreuses reprises, et Adrien s'éveilla.

Les larges baies métalliques de l'atelier étaient équipées de stores occultant que l'ingénieur avait déroulés aux trois quarts, plongeant l'atelier dans une demi-pénombre propice à la réflexion et à l'action. Ils firent à nouveau allonger Amour sur la couchette en Plexifume glacé de la machine. Sitôt que tout son corps fut en contact étroit avec la plateforme photosensible du Plexifume glacé incrusté de palpeurs à détection magnético-azimutationnelle constante, les quatre paires de bracelets articulés se refermèrent sur ses poignets et ses chevilles, la clouant sur la machine. Ils prirent bien entendu la sage précaution de choisir des clous inoxydables qu'ils avaient au préalable stérilisés à l'aide d'un arrache-couille automatique.

Chapitre 36

La chambre d'Amour était plongée dans l'obscurité la plus noire. Il était trois heures du matin. Le soleil ronflait ferme, avachi derrière la planète tandis que la lune, ronde comme une femme sur le point d'accoucher, d'humeur badine, dessinait dans la projection de son halo blafard, un monde parfait à l'aide d'ombres chinoises. Calé dans le vieux fauteuil crapaud qui bavait un peu aux commissures, Adrien dormait profondément. Le traitement d'Amour à l'atelier avait duré à peine une petite heure, à l'issue de laquelle le Toubib lui avait administré un puissant sédatif pour qu'elle dorme le temps de récupérer de sa fatigue. Amour avait les traits tirés à la fin de cette séance éprouvante. Le fauteuil crapaud secoua sa peau verruqueuse en poussant un coassement rauque qui fit sursauter Adrien. Il ouvrit les yeux. Face à lui, sur le lit, Amour le regardait. Dans la pénombre de la chambre, Adrien ne distinguait qu'à peine sa silhouette mais il pouvait sentir tout le poids du regard qu'elle portait sur lui avec intensité. Elle se moqua de lui.

— Et bien, Adrien, tu te laisses impressionner par un crapaud ? lui dit-elle.

— Bonjour Amour, mon amour... Comment te sens-tu ? Tu avais l'air si fatiguée après le traitement que l'on t'a fait subir, dit-il d'une voix dont le timbre laissait transparaître l'émotion.

— J'ai beaucoup dormi et je me sens vraiment bien, je veux dire bien mieux qu'hier, Adrien, lui répondit-elle.

— Pendant que tu dormais, je me suis regardée dans un miroir et cela m'a fait grand bien, ajouta-t-elle sur un ton enjoué.

Adrien ne la distinguait toujours pas. Amour prit doucement sa main dans la sienne et la porta à son visage. Adrien sentit une peau si douce et ferme, lisse et légèrement duveteuse comme celle d'une pêche que l'on vient de cueillir sur l'arbre, toute fraîche de la rosée du petit matin. Il tressaillit pendant qu'un indicible frisson lui parcourait l'échine.

— Amour... Tu as changé, je crois, murmura-t-il.

— Oui, Adrien, veux-tu me voir ?

Disant cela, Amour se redressa sur le lit et manœuvra l'interrupteur poire en bakélite brune

qui pendait au bout de son câble torsadé en coton écru tressé. La lumière jaillit dans la chambre, tombant du plafond et enveloppant Amour toute entière d'un halo diffus. Elle se tenait droite, assise sur ses talons. Elle était nue comme un ver, et elle avait à peine seize ans.

Chapitre 37

Adrien frappa à la chambre de Sigfreud Moun. Le psychiatrateur lui ouvrit sa porte presque aussitôt. Il sortait du lit, avait revêtu un kimono chatoyant et portait des sandales mauresques en bois de citronnier décorées d'arabesques sculptées du plus bel effet. De l'échancrure de son col explosaient de longues gerbes de poils noirs et drus qu'il entretenait avec force mises en plis et autres frisages, croyant détenir là l'arme fatale de séduction qui faisaient se pâmer les femmes. Du reste, cette seule conviction le satisfaisait amplement et il ne ressentait pas le moindre besoin de mettre sa théorie en application ; il ne faisait donc la cour à aucune femme.

— Bonjour Sigfreud, dit Adrien.

— Hum, hum... Le primitivisme ne saurait être compris comme une raison sémiotique, dit Sigfreud pour entrer en matière.

— Que me vaut l'honneur de cette visite si matinale ? Continua-t-il en lissant quelques mèches de poils récalcitrantes sur lesquelles il venait d'appliquer une épaisse couche de Gomi-na.

— J'étais avec Amour. Elle a seize ans, dit Adrien.

— Je comprends, je comprends, Adrien, acquiesça le psychiatrateur. Et cela pose-t-il un problème quelconque, mon cher ?

— Je ne sais pas exactement, reprit Adrien, je suis un peu déconcerté par ces changements brutaux qui s'opèrent en elle. Vous comprenez, Sigfreud, je l'aime à tous les âges mais je ne sais pas comment me comporter avec elle, quand elle a quatre-vingt ans jour et seize le lendemain, tenta d'expliquer Adrien.

— Hum, hum, pour une telle passion idéationnelle, on ne saurait écarter de la problématique la critique rousseauiste, vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas, Adrien ?

— Hier Amour était une très vieille femme, et je l'aimais toujours, et je ne savais pas comment m'y prendre, je veux dire... le désir... Voyez-vous, Sigfreud, aujourd'hui Amour a seize ans, alors voyez-vous... c'est-à-dire... c'est très différent, je veux dire... le sexe, en somme, comprenez-vous ?

— Je comprends, je comprends, Adrien. Mais vous savez, Adrien, le paradoxe de l'immutabilité originelle illustre l'idée selon laquelle l'immutabilité post-initiatique n'est ni plus ni moins qu'une immutabilité synthétique. Alors je crois qu'il ne faut pas vous en faire, Adrien, vous savez... Cela passera, cela passera... Soyez-en convaincu.

Sigfreud Moun ponctuait chacune de ses phrases sibyllines et absconses avec des « hum, hum » et des « je comprends, je comprends ». C'était un grand psychiatrateur, de renommée internationale. Il était si intelligent que personne ne le comprenait, pas même lui. Tout en ornant ses touffes de poils de petits élastiques de toutes les couleurs, il avait pris cette posture grandiloquente et ce style affecté et emphatique qui avaient fait sa réputation et qui soulevaient les foules et provoquaient cette liesse populaire qui déferlait comme une vague à chacune de ses apparitions publiques, faisant pleurer les femmes, hurler les enfants et se suicider les hommes sur son passage.

Rasséréné et conquis par l'éloquence oratoire du grand homme, Adrien avait quitté discrètement la chambre de Sigfreud Moun, le laissant seul à ses méditations inventives et bouleversifiantes, et regagna dare-dare la chambre d'Amour. Le psychiatrateur l'avait littéralement désinhibé. Amour l'attendait avec cet air de convoitise mêlée de fringale, qu'il lui connaîtra si bien quand elle aura vingt-quatre ans. Il lui sauta dessus, la tourna et la retourna comme une crêpe tout le matin, la saupoudra et la roula, et elle en redemanda tant et plus, et plus encore, qu'il lui donna sans faillir.

Chapitre 38

Allongé sur la branche la plus basse d'un fralulus mordoré d'Ouzbékistan, à proximité de la grande grille de fer forgé qui borde l'entrée principale du château, monsieur Braphabar, étalé de tout son long tenait entre ses deux pattes avant sa mitraterre tropicale à mulode crover-tive. Le regard perdu à l'horizon, au loin, sa pensée errait au pays des chats zeureux, qu'il avait inventé de toutes pièces et auquel il avait tenté de croire et d'accéder toute sa vie. Mais maintenant qu'il y avait accédé, tout y paraissait terne et grisâtre. C'était inodore, incolore et sans saveur. Il avait trouvé sa mitraterre, mais commençait à comprendre que sa quête du Graal n'avait peut-être été qu'un leurre. Il aurait dû être comblé mais ne ressentait pas ce sentiment et en était terriblement déstabilisé. Il commençait à réaliser que l'important dans la vie est sans doute de chercher, sûrement pas de trouver. L'erreur est que l'on cherche pour trouver au lieu de chercher pour chercher, et cette erreur se produit parce que l'on croit avoir besoin d'une récompense, d'une terre promise pour se donner le courage, la motivation de

chercher. Mais la chose accomplie ne fait que provoquer un terme sinistre. C'est le bout d'un chemin qui s'arrête brutalement et ne mènera plus jamais nulle part. L'être est remplacé par l'avoir, mais l'avoir est si statique qu'il engendre l'ennui et le vide, et perd tout son attrait. Ce qui avait porté monsieur Braphabar tout au long de son existence n'avait pas été le désir de trouver la mitraterre, mais le besoin de la chercher. Et maintenant qu'il ne la cherchait plus, comment allait-il meubler sa vie ? Cette mitraterre, tenue là, entre ses deux pattes, était un objet inerte devenu inutile qui n'apaisait en rien les tourments intérieurs de monsieur Braphabar qui comprenait maintenant combien l'action seule importe. L'être en est le corollaire et l'avoir le néant.

Lorsqu'il entra dans la chambre de Sigfreud Moun, monsieur Braphabar se sentit apaisé. Il connaissait la réputation du psychiatrateur et ne doutait pas qu'il allait éclairer ses lanternes. C'étaient de toutes petites lanternes à huile en cuivre martelé qu'il avait apporté dans un sac de toile écrue. De son côté, Sigfreud était intrigué. C'était la première fois qu'il allait psychiatrer un chat magique.

— Bonjour, monsieur Braphabar, dit-il. L'enfance ne serait pas enfance si elle n'était pas amour.

— Bonjour, monsieur Moun, dit monsieur Braphabar. J'ai souvent entendu parler de vous et je suis très impressionné, dit-il très impressionné.

— Vous ne devriez pas, monsieur Braphabar, ce qui vient par l'harmonie s'en va par le rythme, voyez-vous ?

— J'avais très envie que vous me parliez de l'action, de l'être et de l'avoir, reprit monsieur Braphabar, car tout cela me perturbe beaucoup ces temps-ci.

— Je comprends, je comprends, l'harmonie nous délivre du présent, mais qui nous délivrera de l'oubli ?

— Car voyez-vous, monsieur Moun, j'ai œuvré toute ma vie durant pour atteindre un objectif...

— Hum, hum, dit Sigfreud Moun, il n'y a pas moins de passé dans la fin que de fin dans l'ignorance, voyez-vous, en somme, n'est-ce pas ?

— Et cet objectif atteint ne me semble pas porteur, contre toute attente, du bonheur et de la

plénitude tant espérés... continua monsieur Braphabar.

— Je comprends, je comprends, mais à quoi bon le bonheur devant l'exil ? Y avez-vous songé, monsieur Braphabar, y avez-vous songé ?

— Dans le passé, j'ai agi, et j'ai été, pour avoir, croyant que le bonheur serait d'avoir, d'avoir une mitraterre... balbutia monsieur Braphabar qui semblait très affecté par sa prise de conscience.

— Erreur, grave erreur, et lon-lon-li et lon-lon-lère, le passé est à l'avenir ce que l'avenir est à la laideur, voyez-vous, en quelque sorte, n'est-ce pas ? L'enfance n'est qu'une liberté devenue visible, et l'on n'évite l'exil que pour tomber dans le temps. Et vous savez, monsieur Braphabar, croyez-moi, il y a de la patience dans l'ignorance, mais jamais dans la mort.

Satisfait de sa prestation, Sigfreud Moun se leva de son fauteuil, se mit devant le grand miroir mural, redonna du relief à la dentelle du jabot que sa longue redingote serrée à la taille laissait sortir par l'échancrure sur la poitrine, arracha, en poussant un cri bref, une touffe de poils disgracieux qui avaient poussés dans sa

narine gauche durant la séance de psychiatrie, puis les bras croisés dans le dos, accompagna monsieur Braphabar jusqu'à la porte de la chambre. Campé dans le couloir, les pouces passés derrière les bretelles qui retenaient sa barboteuse en peau de rat musqué du Canada sudtentrional, il observa monsieur Braphabar s'éloigner dans le couloir. Il avait les yeux projetés une bonne cinquantaine de centimètres devant lui, et il portait, dans un sac de toile écrue, ses lanternes restées éteintes.

Chapitre 39

Dans l'atelier, l'ingénieur et le Toubib s'étaient immédiatement remis au travail. La tâche était complexe et déroutante. Des paramètres cruciaux faisaient défaut pour régler la machine avec précision dans le temps, et ces paramètres, il était impossible de les deviner. Il y avait une part conséquente abandonnée au hasard, contre laquelle, sans un recul important, il n'y avait aucun moyen de lutter. Une sorte de loterie insupportable à tout rationaliste, qui paralyse les scientifiques et les chercheurs et les rend incapables d'agir. Lorsque Amour arriva vers eux pour se soumettre à un nouveau traitement, face à cette gosse vêtue d'un short bleu, d'un corsage de coton blanc et chaussée d'espadrilles jaunes, ils serraient les dents, conscients de leur impuissance à ramener cette enfant à son âge véritable, ses vingt-quatre ans. De toute leur vie, l'un comme l'autre n'avait jamais été confronté à un tel dilemme. Ils n'avaient pas pour habitude de réaliser une expérience avant d'avoir croisés et recroisés des résultats de calculs innombrables validant une mise en applica-

tion, ou au contraire exigeant d'approfondir encore la recherche. Mais il n'y avait plus de voies à explorer et le temps pressait. Il fallait rendre sa vie à Amour.

Adrien avait accompagnée Amour. Il la tenait par l'épaule. Elle le tenait par la taille. Ils formaient un couple magnifique. Leurs yeux brillaient de tant de malice complice. Les deux savants embrassèrent Amour sans un mot, ne sachant plus quoi lui dire, quoi lui promettre.

Après le traitement, Adrien emporta Amour, qui s'était endormie. Il l'emporta dans ses bras jusqu'au château. Elle était si légère, légère comme les akènes à aigrettes d'un pissenlit mûr qui s'envolent lorsque la brise les caresse, qu'il aurait pu l'emmener au bout de la Voie lactée, et même plus loin encore, sans se fatiguer. L'été tirait à sa fin et la nuit, toute écorchée, venait de tomber à nouveau. Il étendit Amour sur son lit, la dénuda entièrement en veillant à ne pas la réveiller, puis se dénudant à son tour, il se glissa sous le drap, à côté d'elle et s'endormit.

Chapitre 40

Le souffle frais d'Amour sur le visage d'Adrien lui fit ouvrir un œil, puis l'autre. Amour lui souriait, et c'était une autre Amour. Couchée sur le flanc comme Adrien, son visage frôlait le sien. Ses dents étaient comme les perles nacrées d'un collier précieux. Son nez légèrement retroussé hésitait entre moquerie et tendresse, sa chevelure était un lac sauvage à l'entrée du printemps. Sa jambe, escaladant Adrien avait harponné la hanche et la taille du garçon, tandis que de son pied elle lui caressait légèrement le mollet. Adrien trouvait Amour magnifique. Elle avait quarante-huit ans. Elle s'offrait à lui comme un nouveau cadeau. Elle y prenait goût. Elle aurait voulu avoir successivement tous les âges pour lui, pour tester la solidité de son amour et de son désir. Hier encore elle avait seize ans et il en avait bien profité. Un peu plutôt elle avait eu quatre-vingt ans et il ne l'avait pas repoussée, bien au contraire. Plutôt encore elle avait douze ans. Il n'avait pas osé la toucher, mais si elle avait été un peu moins farouche de nature, elle lui aurait sans aucun doute sauté dessus. Amour repoussa le drap au

pied du lit. Elle était comme un fruit juste à point, prêt à la cueillette, gorgé de sucre et de nectar, et Adrien, subjugué par cette beauté fascinante et l'érotisme torride qu'elle dégageait et qui le troublait, voulut la cueillir et la déguster maintenant. Il la tourna et la retourna une bonne partie de la journée comme une crêpe, la saupoudra et la roula, et elle aima ça.

Chapitre 41

Amour et Adrien avaient décidé que ce serait le dernier traitement. Amour était lasse de changer d'âge aussi souvent. Elle connaissait maintenant, tout comme Adrien, la pérennité sans faille de leur amour, comme aucun couple ne pourra jamais la connaître. Ils avaient vécu ensemble à différents âges. Ils étaient remplis de certitudes. Amour était heureuse, Adrien ne se lasserait jamais d'elle. Adrien était heureux, Amour lui plairait toujours. Ce qu'Amour voulait maintenant était simplement que leur différence d'âge leur permette une communion charnelle la plus longue possible.

L'ingénieur et le Toubib étaient prêts. Ils avaient réussi à intégrer cette notion de hasard si perturbante dans leurs calculs, et ils étaient tombés d'accord sur les réglages qu'ils allaient appliquer pour cette dernière tentative. Pour la dernière fois Amour se laissa immobiliser sur la couchette en Plexifume glacé de la machine. Adrien arborait une expression inquiète. Que se passerait-il si Amour se réveillait à l'âge de six ou cent ans ? D'ailleurs il était même possible qu'elle ne se réveille jamais si la machine, par

hasard, la transportait au-delà de son temps imparti, c'est-à-dire dans la mort. Depuis trois semaines elle avait quarante-huit ans et bien que de vingt ans son aînée, il l'avait trouvée si belle et désirable. Il était amoureux d'elle comme le jour où il avait été foudroyé sur le perron en découvrant son visage. Ils décidèrent, à l'issue du traitement de veiller tous les trois Amour dans l'atelier. Ils la laissèrent dormir dans un halo de lumière douce. Au bout d'une heure, ils notèrent un changement dans sa physionomie. Les traits de son visage se modifiaient lentement. Sa peau se tendait et se revascularisait, les contours de son visage s'affinaient. Les petites ridules qu'Adrien avaient trouvées si charmantes se gommaient l'une après l'autre tandis que les petites taches brunes de sénescence s'estompaient, puis disparaissaient. Amour rajeunissait lentement mais sûrement. Épuisés par cette épreuve lourde de conséquences, les trois amis s'endormirent autour de la machine. Lorsqu'ils se réveillèrent, Amour n'était plus là. Inquiets, ils sortirent de l'atelier. Il faisait jour et le soleil était déjà haut dans le ciel. Venant du château, ils aperçurent au loin la silhouette d'Amour. Elle portait un plateau chargé de viennoiseries

et se dirigeait lentement vers eux. Le souffle coupé en tranches fines et régulières, ils la scrutaient en silence pendant qu'elle approchait d'eux. Sa silhouette ondulait en un mouvement chaloupé et sensuel, et l'on voyait autour d'elle les oiseaux mâles perdre raison et piquer en vol puis s'écraser au sol, déboussolés par tant de beauté. Il n'y avait aucun doute à ce sujet, c'était une superbe créature de vingt-quatre ans qui s'avancait vers eux pour leur servir le petit déjeuner matinal.

Dans les heures qui suivirent, l'ingénieur et le Toubib se remirent à l'ouvrage. Maintenant que le principal objectif avait été atteint, il s'agissait de définir un traitement d'entretien qui empêcherait tout rajeunissement et permettrait également de faire vieillir Amour harmonieusement à la même vitesse qu'Adrien.

Chapitre 42

Pour Amour, Adrien et les autres, la vie au château avait repris son cours.

Lorenzo s'occupait de ses collectionations de tout et de rien. Deux fois par semaine il se rendait à la métropole toute proche avec Nymphe, pour chiner un peu chez les antiquaires et les brocanteurs. Ils empruntaient alors la Richard-Brasier 1911 blanche d'Adrien. Il était bien rare qu'ils ne rapportent pas quelque tout ou encore quelque rien de leur escapade urbaine.

Une fois par mois Pacifique prêtait Lazarine à l'ingénieur, qui la tournait et la retournait toute la nuit, la saupoudrait et la roulait. Il continuait inlassablement sa cure de vitamine Q pour retrouver au plus vite sa vigueur sexuelle provisoirement défaillante. Ensuite il pourrait reprendre et garder Lazarine pour lui tout seul. Alors il continuerait à se démarquer des autres, de tous les autres, en la passant dix minutes au four pour la gratiner un peu, en l'accommodant d'une frangipane et d'une crème anglaise, puis en la couchant sur le pétrin de l'office, en se couchant sur elle, la dégustant religieusement d'un bout à l'autre, et elle ne penserait plus du

tout à l'ingénieur, et tout reprendrait exactement comme auparavant.

Lazarine, joueuse, continuait chaque jour à émoustiller le Prince chaque fois qu'elle le pouvait en tendant vers lui, de manière faussement innocente, sa croupe rebondie et nerveuse, ferme comme un macaron croûté.

Sigfreud Moun referma ses valises, fier du devoir accompli. Plus rien ne le retenait au château. Il avait occupé son temps libre à rédiger de nouveaux opuscules, des albums et des brochures, des catalogues et des fascicules, des livrets, des manuels et des ouvrages, plus quelques plaquettes et autres publications, des recueils et des registres, des tomes et des volumes, et tout ce qui lui valait cette réputation qu'il n'avait pas usurpée et qui le mettait au niveau des grands de ce monde qu'il rejoignait, Bibi Fricotin, les Pieds nickelés, Pif le chien, l'inspecteur Gadget et tous les penseurs qui ont participé d'une manière ou d'une autre à la grandeur de notre planète. Au petit matin, un bruit sourd et répété fit trembler le sol et s'envoler les oiseaux du parc. Un cornac, majestueusement hissé sur un éléphant sacré de Carthage, l'attendait à la grille du château. Sigfreud

Moun s'éclipsa discrètement pour rejoindre l'entrée du parc. Un attelage d'éléphants royaux richement caparaçonnés et ornés de lourds brocards précieux d'or, d'argent et de soie orientale l'y attendait, au rythme des percussions indiennes, escorté d'une garde orientale en tenue d'apparat. Un fakir, des danseuses sacrées, un sâdhu itinérant et des dompteurs de tigres complétaient cet équipage. Le cortège s'éloigna du château et les éléphants, ondulant de l'arrière-train furent bientôt hors de vue, conduisant le psychiatrateur vers de nouvelles aventures extraordinaires.

Nymphe s'était fait une raison et ne cherchait plus à renouer avec Adrien. Elle s'était rapprochée de Lorenzo qui était redevenu son homme de cœur et son homme de corps.

Le Curé avait rejoint l'enfer pour y danser la salsa avec le démon, mais en enfer il n'y a pas de petites filles, tandis que, faute de travail, le bouffeur de curé avait dû se résoudre à quitter le village de Saint-Rémy-en-Bouzemont où il n'avait plus rien à faire.

Le Prince Paco Y Ibanez De la Toscanica de Ruento da Juanito y Pastonica de Placindo y Viruantè de Retirdo avait réussi à convaincre son

descendant d'entreprendre sur lui une restauration sérieuse avant qu'il ne tombe définitivement en poussière. Il espérait pouvoir retrouver ainsi quelque souplesse dans les articulations, qui lui permettrait peut-être de sortir à nouveau le bras hors de son cadre pour caresser enfin les fesses de Lazarine lorsqu'elle passerait à sa portée.

Grâce à Lazarine qui lui avait inculqué récemment tout ce qu'un homme peut faire avec une femme, l'ingénieur avait appris à se soustraire un peu à ses obligations scientifiques. Il savait que la cure de vitamines Q de Pacifique se terminerait bientôt, qu'il retrouverait alors toute sa vigueur sexuelle et comblerait à nouveau Lazarine qui détacherait son regard de lui. Il prit donc les devants avant que ce jour fatidique n'arrive. Dans la filature qu'il visitait chaque jour, son ami Lorenzo lui avait montré quelques petites téloniennes orphelines qu'il avait gardées comme ouvrières à la filature. Elles étaient peu farouches et l'ingénieur en repéra deux ou trois qu'il comptait bien approcher le moment venu.

Monsieur Braphabar avait jeté sa mitraterre tropicale à mulode crovertive dans la mare de

fange crotteuse aux confins de la forêt tropicale du château, à l'endroit même où Abèlécaïne avait jeté en pâture le corps de ses sœurs aux étourdoux spongieux, aux flucacettes putrifères et autres vulquêches mortifères. A partir de cet instant il élaborait mille projets d'avenir et reprit du poil de la bête, qui de nature généreuse, le lui céda bien volontiers.

Chapitre 43

Le couple d'Adrien filait le parfait amour, celui à longues fibres peignées et soyeuses en tussah sauvage de Mandchourie, aérien et vaporeux comme un nuage de lait éthéré, et il venait s'enrouler imperceptiblement sur les tavelles du trancanoir de la filature, mu par la force motrice produite par une douzaine de vigoureux Téloniens assis côte à côte et pédalant à l'envi comme rameraient les bagnards d'une galère romaine. Ils avaient retrouvé l'insouciance des premiers jours de leur idylle. Ils étaient éperdument amoureux, comme des enfants, comme au premier instant, et même bien davantage. Ça bouillonnait et ça débordait comme une jeune Leffe fougueuse et pétulante que l'on a un peu trop secouée. En quelques semaines, ils avaient vécu des épreuves auxquelles peu de couples auraient résisté. Ils avaient pu tester l'ampleur de leur sentiment, vérifier sa solidité et profiler leur amour dans le temps passé et futur. Ils en avaient acquis des certitudes infaillibles, de ces certitudes que les jeunes couples mettent tellement de temps à acquérir, que quand ils les ont acquises ils sont déjà devenus de vieux couples.

Douze mois s'écoulèrent alors comme un songe doré et merveilleux où ils dégustèrent pleinement chaque instant comme un doux nectar mielleux et enivrant. Puis Amour recommença à rajeunir, la machine de l'ingénieur n'avait plus d'effet sur elle. Et tout alla très vite. Le compte à rebours funeste était enclenché. Amour vit sa vie passée défiler comme un film projeté à l'envers à une vitesse sans cesse croissante. Elle revint au jour de sa naissance, fut aspirée dans l'utérus de sa mère, se refit œuf dont s'échappa le spermatozoïde victorieux qui, finalement se retrouva dans les bourses d'Adelphe, le papa d'Amour.

Chapitre 44

Adelphe se donnait des airs de dandy, conquérant, léger et insolent. Il portait des chemises en peau de surudor anémié qu'il faisait venir directement du Rawajpoutalah central et des chaussures en cuir de scritichon royal lustré. Il complétait le plus souvent sa tenue par une cravate d'Italie et arborait une bague, sertie d'un rubis sur l'ongle, à son funiculaire droit.

Il occupait sa vie de fils de bonne famille en frivolités de toute sorte.

Par une chaude journée d'été du mois de Gi-douille, alors que le soleil n'en finissait plus d'empourprer les Pyrrhocoris Apteris qui pareaient avec nonchalance sous la chape de plomb, Adelphe s'en alla quérir un proche ami qui arrivait tout droit de Patagonie par l'omnibus de seize heures quarante-sept. Sur le quai de la gare, Adelphe remarqua une jolie jeune femme qui lui tapa immédiatement dans l'œil. Après s'être procuré puis appliqué une escalope de veau de deux cent soixante-quatre grammes sur l'orbite droite, il aborda gentiment la fille, et lui conta fleurette.

Elle était belle comme un cœur et avait un grain de beauté en forme de lotus juste derrière le lobe de l'oreille, là où la peau, transparente, luit comme une coquille d'huître.

Chapitre 45

Exactement neuf mois plus tard, au château de Saint-Rémy-en-Bouzemont, Adrien sursauta et se réveilla brusquement dans son lit. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Le regard vrillé sur le plafond, il s'entendit proférer ces quelques mots énigmatiques :

— Je t'attends, mon Amour. Je sais que tu es quelque part. Reviens-moi vite, retrouvons-nous...

FIN

©2017, Philippe Demoule

ISBN 978-2-900065-01-3

Achevé d'imprimer en Juillet 2017
par TheBookEdition.com à Lille (Nord)

Imprimé en France

Dépôt légal : Juillet 2017

12 € TTC